

www.e-rara.ch

Relations des principaux sièges faits ou soutenus en Europe par les armées françaises depuis 1792

Musset-Pathay, Victor-Donatien

A Paris, 1806

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 7740

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-30017>

Précis historique et chronologique des campagnes de la France depuis 1792 jusqu' au traité de Presbourg en 1805.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelnformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

PRÉCIS

HISTORIQUE ET CHRONOLOGIQUE

DES CAMPAGNES DE LA FRANCE

DEPUIS 1792 JUSQU'AU TRAITÉ DE PRESBOURG EN 1805.

§. I^{er}. CAMPAGNE DE 1792.

LA guerre une fois déclarée, on se hâta de former trois corps d'armées : un en Flandre, sous les ordres du maréchal *Rochambeau*; un sur la Moselle près de Metz, confié à *La Fayette*; et le troisième en Alsace, dans les deux départemens du Rhin, commandé par *Luckner* : une quatrième armée rassemblée dans le midi devait combattre sous *Montesquiou*.

ARMÉE
DU NORD.

On croyait à l'existence d'un parti révolutionnaire dans les Pays-Bas, et malgré l'avis de *Rochambeau* qui voulait se tenir sur la défensive, une entreprise fut décidée sur *Mons* et *Tournay*, ainsi qu'une tentative sur *Furnes*. *Biron* partit de *Valenciennes* pour attaquer *Mons*. Tour-à-tour maître et chassé de *Quiévrain*, il se replia : sa retraite devint une déroute. *Rochambeau* sort de *Valenciennes* dans le dessein de protéger sa rentrée, mais le camp est pris et pillé. *Théobald Dillon*, chargé de l'attaque de *Tournay*, voyant sa colonne ébranlée et mise en fuite par une terreur panique, se sauve : il est massacré. Le général *Carle*, qui avait réussi dans son expédition sur *Furnes*, fut obligé de l'évacuer. *La Fayette*, après une marche forcée de cinq jours pendant lesquels il avait fait soixante lieues, arrive de Metz à *Givet*. La nouvelle des désastres de *Valenciennes* et de *Lille* lui parvint à *Bowines*. Il y laisse trois mille hommes aux ordres du général *Gouvion*, et va prendre position près Valenciennes. L'avant-garde, portée trop en avant, reçut à *Grisvel* un échec qui coûta la vie à *Gouvion*.

Custines, qui commandait la droite de l'armée de *Luckner*,

ARMÉE
DU NORD.

s'empara des gorges de *Porentruy*. *Rochambeau* voyant que rien ne se faisait de concert, et qu'on le laissait sans instructions sur le plan de campagne, demanda et obtint sa démission. Le commandement en chef se partagea entre *Luckner* et *La Fayette*. Le premier eut l'armée du Nord, le second celle du centre.

Toujours plein de l'espérance que les Belges se révolteraient, *Luckner* prit *Menin* et *Courtray* : il fut bientôt obligé d'évacuer ces villes démantelées, et ramena son armée au camp de *Famars* près *Valenciennes*.

Ces revers firent adopter un système défensif. On assigna à *La Fayette* son commandement de *Dunkerque* à *Montmédy* où se terminait la droite de sa ligne de défense. Celui de *Luckner* s'étendait depuis *Montmédy* jusqu'au *Rhin*, ayant sous lui les corps de *Kellermann*, de *Custines* et de *la Marlière*.

Les Autrichiens prirent *Orchies*. Tout se réduisit à des affaires de détail : les troupes restées pour couvrir la frontière du Nord étaient divisées en trois camps.

Une note du roi à l'assemblée, en date du 11 juillet, ne porte qu'à 90 mille hommes les troupes disponibles pour cette campagne, et celles des alliés destinées à agir contre la France se montaient à 200 mille hommes effectifs.

19 août 1792.

Dumourier, désigné pour le commandement de l'armée du Nord, s'y rend et reçoit l'ordre de faire arrêter *La Fayette*, qui prit la fuite avec une partie de son état-major. Le nouveau général essaya bientôt d'exécuter le projet qui lui réussit depuis, d'envahir les États héréditaires de la maison d'Autriche dans la Belgique ; mais *Arthur Dillon*, à qui la défensive était ordonnée, ne voulut pas le seconder.

Cependant les armées ennemies combinées s'avançaient. Le général *Clairfayt* commandait l'aile droite, composée de trente-six mille Autrichiens : il prit poste à *Carignan*.

Cinquante mille Prussiens sous les yeux de leur roi et sous les ordres du prince régnant de *Brunswick*, célèbre par la guerre de

de sept ans, occupaient le centre de l'armée, dont l'aile gauche était formée de vingt-deux mille hommes, commandés par le prince *Hohenloe-Kirchberg*. Dix mille Hessois fournis comme auxiliaires par le landgrave, et vingt mille émigrés complétaient un effectif de cent trente-huit mille hommes, dont le plus grand nombre venait de faire contre les Turcs une guerre signalée par d'importantes victoires.

La totalité des troupes françaises montait au plus à quarante mille combattans : pour diminuer cette grande infériorité, *Dumourier* retire quelques divisions qui occupaient les camps retranchés destinés à couvrir la frontière du Nord.

Quand tout fut prêt, les alliés entrèrent sur le territoire de France : un corps de vingt-trois mille hommes commandé par le général *Clairfayt*, se dirige sur Steuay ; un autre de même force est destiné à assiéger Thionville. L'armée devait pénétrer par l'intervalle compris entre ces deux places.

Longwy se rend après deux jours de siège ou plutôt de bombardement. L'avant-garde autrichienne, vivement attaquée par *Arthur Dillon*, repassa la Meuse et se replia sur son corps d'armée. *Clairfayt* s'empara du camp de Brouenne, position avantageuse ; mais il laissa entre son armée et celle des Français l'espace nécessaire à celle-ci pour exécuter ses mouvemens.

Toutes les dispositions de l'ennemi faisaient prévoir qu'il tenterait de pénétrer par les débouchés de la forêt d'Argonne, qui dans un espace de treize lieues, coupée par des étangs, des collines, des marais, n'est praticable, pour une armée que par cinq débouchés, que *Dumourier* se hâta de faire occuper par ses troupes. En trois jours il exécute un mouvement dont le résultat fut de rendre avec des forces très-inférieures, les Français maîtres de tous les passages qui fermaient l'entrée de leur pays, et que l'ennemi reconnaissait pour être les seules portes ouvertes à l'invasion préméditée.

L'armée de *Brunswick* poursuivant ses premiers succès, assiège

2 septembre.

ARMÉE
DU NORD.

Verdun qui capitule après quinze heures de bombardement. *Beaurepaire*, forcé de céder aux habitans et à la garnison qui le pressent de se rendre, préfère l'honneur à la vie, et se tue, plutôt que de remettre à l'ennemi la place qui lui était confiée.

Retraite
de Grandpré.
Nuit du 14
au 15 sept.

Dumourier occupait le camp de Grandpré, situé entre l'Aisne et l'Aire; l'armée prussienne, après s'être contentée de masquer Metz, attaque à différentes reprises, et toujours en vain, la ligne de défense qui couvrait le camp: mais un des débouchés de la forêt d'Argonne, celui de la Croix-aux-Bouquets, étant mal gardé, fut pris; ce qui rendit l'ennemi maître un moment du pays, et paralysait les manœuvres de *Dumourier*, en lui coupant toutes ses communications et en l'enveloppant. Sa perte paraissait certaine, lorsque dans le silence et dans l'obscurité il exécute une retraite hardie, et sauve l'armée, après avoir envoyé l'ordre aux généraux *Beurnonville* et *Kellermann* de venir le joindre sous les murs de la petite ville de Sainte-Menehould, près de laquelle il établissait son camp. Par cette nouvelle position, et par la manière dont il disposa ses troupes, *Dumourier* forçait à une action *Brunswick*, qui ne pouvait hasarder d'envahir la Champagne, en laissant derrière lui une armée de soixante mille hommes.

Journée de
Valmy.
20 septemb.

Le camp en avant de Sainte-Menehould n'était séparé que par une vallée très-étroite de celui de la Lune occupé par les Autrichiens. Le bassin compris dans cet espace renferme quelques tertres isolés, dont le plus élevé est celui du moulin de Valmy que nos troupes occupèrent. Le 20 septembre, vers les trois heures du matin, on fut averti de l'approche des alliés qui s'avançaient sur trois colonnes. Le principal effort de l'ennemi se fit au moulin de Valmy, gardé par la division *Kellermann*. Le feu respectif des deux armées se soutint jusqu'à six heures du soir que les Prussiens se retirèrent: alors divers mouvemens indiquèrent une nouvelle attaque des Autrichiens; mais le résultat fut le même, et le feu de 24 pièces de canon servies avec promptitude et justesse porta le désordre dans l'armée ennemie.

Les Prussiens levèrent le camp de la Lune, commencèrent leur retraite par une contre-marche sur leur droite, et se dirigèrent du côté de Stenay sur Longwy. La reddition successive de Verdun et de Longwy achève l'évacuation du territoire français. La sortie des alliés fut aussi rapide que l'avait été l'invasion.

ARMÉE
DU NORD.
Retraite
des Prus-
siens.

30 septemb.
11 et 22 oct.

Ainsi se termina cette expédition. Trois cents ans auparavant le duc de Guise, par sa célèbre défense de Metz, avait sauvé cette même frontière envahie par Charles-Quint. Sous Louis XIV, *Villars*, dans son camp de Sierck, arrêta, par l'excellence de sa position et de ses mesures, l'armée formidable des alliés, commandée par le duc de *Marlborough*. Depuis cette époque il n'y avait eu de ce côté aucune tentative alarmante.

Dumourier n'ayant laissé à *Kellermann* que peu de troupes, emmena le reste vers la Belgique qu'il voulait conquérir.

Dès que le duc de *Saxe-Teschén* vit les camps retranchés dégarnis par le départ des divisions qu'on en avait retirées, il s'approcha de Lille, dont il ne put s'emparer malgré un long et cruel bombardement.

La nécessité où s'était trouvé *Dumourier* de tirer des renforts de sa gauche, avait forcé l'ennemi d'en tirer de la sienne pour faire face à ce général. La levée des camps retranchés avait mis à découvert la frontière du nord, et les généraux ennemis, en attirant à eux les troupes allemandes, découvrirent de leur côté l'électorat de Trèves et le palatinat du Rhin. *Custines* en profita.

Il part à neuf heures du soir, arrive pendant la nuit aux débouchés qui conduisent à Spire, Worms et Manheim, trouve en avant de Spire les Autrichiens rangés en bataille, les attaque, les fait entrer dans la ville, les poursuit. Après une action très-vive, l'ennemi bat en retraite, et bientôt est contraint de remettre les armes au général *Houchard*, qui le coupe et l'arrête. Worms et Mayence se rendent sans résistance : trois jours après, nos troupes entrent dans Francfort. Cette expédition, qui nous rendait maîtres du cours du Rhin, fut exécutée par seize mille hommes.

29 septemb.

21 octobre.

ARMÉE
DU MIDI.

Tandis que *Biron* couvrait les passages de la Suisse et les rives du Haut-Rhin; que *Dumourier*, *Kellermann* et *Beurnonville* tenaient en échec les armées de la coalition et les repoussaient au-delà de nos frontières; que *Custines* s'emparait du Bas-Rhin; que la gauche de notre ligne, réduite aux places fortes, résistait aux Autrichiens, *Montesquiou*, en quinze jours, prenait la Savoie; et *Anselme* avec *Truguet* ouvraient les portes de l'Italie.

On savait que le roi de Sardaigne était entré dans la convention de Pilnitz, et qu'il prenait une part active dans les démarches tentées pour occasionner une rupture entre la France, les Suisses et Genève. En augmentant les troupes qu'il avait en Savoie, ce prince déterminait le Gouvernement français à former une armée sur la frontière du Midi.

30 septemb.

Montesquiou reçoit l'ordre d'attaquer; à son approche plusieurs postes sont abandonnés par les Piémontais. *Montmélian* tombe au pouvoir des Français qui se rendent maîtres de tout le pays depuis le rivage de l'Ysère jusqu'au lac de Genève. Les duchés de Savoie, de Génevois, de Faucigny et de Chablais furent promptement évacués, et notre armée y trouva toutes les provisions dont elle avait besoin.

Anselme, à la tête d'une armée rassemblée sur les rives du Var, entamait, sur un autre point, le territoire du roi de Sardaigne. Cinq jours après l'invasion de la Savoie, il passe le Var, marche à Nice, à Villefranche, qui, en 1742, avait coûté un siège et six mille hommes aux Français: tout fuit à son approche; Nice ouvre ses portes; Villefranche se rend à discrétion, et *Montalban* imite cet exemple. Mais le Var, débordé, sépara pendant quelques jours du corps d'armée l'avant-garde, composée de quatre mille hommes; heureusement il n'y eut pas d'attaque sérieuse, et la réunion s'opéra sans autres obstacles que les difficultés locales. Douze mille Autrichiens arrivent au secours de l'armée piémontaise, enlèvent *Sospello*, qui fut repris le lendemain. *Oneille*, ayant tiré sur un

30 octobre.

bateau parlementaire, fut pris et brûlé.

La saison avancée força le général *Anselme* de cantonner ses troupes ; il resta maître de tous les débouchés qui portent sur le pays ennemi.

ARMÉE
DU MIDI.

Pendant que la Savoie et Nice étaient conquis, et que *Custines* plantait le drapeau français sur les deux rives du Rhin, *Dumourier* s'appropriait à envahir la Belgique. Au nord l'attaque principale se dirigeait sur Tournay, Mons, Namur : notre armée était composée de 80 mille hommes d'infanterie, douze mille de cavalerie et dix mille d'artillerie.

ARMÉE
DU NORD.

L'ennemi est repoussé de Lannoi, de Montreuil, de Thulin, de Pont-Rouge, de Warneton, de Comminne : les hauteurs de Frameries offraient des postes avantageux pour l'affaire générale que l'on prévoyait. *Dumourier* s'en empare ; les Autrichiens, au nombre de vingt-huit mille, occupaient une position formidable protégée par toutes les défenses de l'art. Le centre tenait le terrain qui s'élève en amphithéâtre derrière Jemmappes. Le duc d'*Albert* voulait attendre les Français et le sort du combat. Les deux armées se trouvaient chacune dans une position demi-circulaire, à peu près également distante l'une de l'autre, dans tous les points de leur développement. La droite de l'ennemi était couverte par le village de Careignon, qu'il fallait emporter pour espérer le succès de l'affaire. Le 6 novembre, à la pointe du jour, on l'attaque ; on l'emporte et l'on gagne la bataille de Jemmappes.

2, 3, 4, 6
novembre.
Bataille
de Jemmappes
le 6 nov.

Mons, Ath, Tournay, Nieuport, Ostende, Bruges, Bruxelles, Louvain, Malines, villes démantelées ou affaiblies par Joseph II, ouvrent leurs portes, et la Belgique est le fruit de la victoire.

8, 12, 20 nov.

Après une action très-vive près de Liège l'armée ennemie évacua totalement les Pays-Bas, et se divisa en deux corps dont l'un, aux ordres de *Clairfayt*, se retira sur Aix-la-Chapelle, et l'autre, commandé par *Beaulieu*, sous le canon de Luxembourg. En cinq jours Liège, Namur, Anvers, se rendent. Au 1.^{er} décembre la Belgique était conquise. Maîtres de toutes les places sur la Meuse, excepté Maëstricht, nous occupons le Limbourg et la Gueldre : d'autres

27 novemb.

ARMÉE affaires toujours heureuses, mirent en notre pouvoir tout le pays
DU NORD. situé entre Saar et Moselle jusqu'au point de Consaarbruck.

Mais pendant ces succès la fortune était prête à changer sur les bords du Rhin. Après plusieurs combats plus glorieux que décisifs, (combats de Bilbelshausen, Wavrem, de Ham, etc.) gagnés par la Barolière, Hédouville, Lefevre, l'armée de la Moselle fut mise le 2 décembre. en quartier d'hiver sur les rives de la Saar, dans le territoire de France. Les Prussiens s'emparèrent de Francfort et rejetèrent *Custines* dans Mayence.

Ce revers n'arrêta pas la marche rapide de *Dumourier*. Anvers pris, *Miranda* se porta sur Ruremonde à travers la Gueldre, s'empara de Wesem, de Wett. Les Autrichiens évacuèrent Aix-la-Chapelle et se retirèrent vers le Rhin sur Cologne. Les armées françaises occupèrent tout le pays entre la Meuse et la Roër, et prirent leurs quartiers d'hiver dans la Belgique : les alliés établirent les leurs sur la rive gauche du Rhin, et cette longue campagne fut terminée.

Résultats.

Les succès de cette campagne, commencée sous des auspices douteux et avec une grande infériorité, sauvèrent la France, qu'on s'était partagée dans le traité de Pavie. La retraite des alliés ranima nos troupes, et leur inspira le courage nécessaire pour prendre à leur tour et soutenir l'offensive : la conquête de la Savoie, du comté de Nice et de la Belgique, fut le résultat de cette campagne. L'Autriche et la Prusse reconnurent que l'invasion de la France, faite sur des rapports faux qu'on avait dédaigné de vérifier, n'était pas aussi facile qu'ils l'avaient cru, et leurs illusions s'évanouirent.

§ II.

CAMPAGNE DE 1793, ANNÉES II ET III.

Février 1793, (Fructidor an III) septembre 1795.

Situation.

De nouveaux ennemis se présentèrent au commencement de cette campagne. L'Angleterre et l'Espagne entrèrent dans la coalition; la première fournit aux alliés des secours d'hommes et d'argent; la seconde envoie sur les frontières du sud deux armées qui n'y trouvaient point de rivales. L'Empereur, l'Empire et le roi de Prusse réunissaient leurs troupes. L'armée française du nord ne grossissait pas, tandis que du fond de l'Allemagne de nouveaux secours arrivaient aux coalisés : celle du Rhin affaiblie par les fortes garnisons qu'elle fut obligée de laisser à Mayence et de jeter dans Landau, n'avait pas été renforcée.

Événemens.

Dumourier imagine l'invasion de la Hollande, s'y détermine et la commence avec un détachement de 12 à 15 mille hommes. Cette petite armée pénètre sur le territoire batave entre Berg-op-Zoom et Bréda. La première de ces deux places est bloquée par le colonel *le Clerc*, et la seconde par le général *d'Arçon*, ancien officier du génie, célèbre par le siège de Gibraltar. Bréda se rend le 27; cette prise est suivie de celles de Klundert, Williamstadt, Gertruidenberg. L'alarme se répand dans la Hollande, et le stathouder songe à se réfugier dans l'isle de Walcheren; mais au milieu de ces succès et au moment où *Dumourier* se préparait à

ARMÉE
DU NORD.

passer le Bilbos (1), il apprit les échecs de *Miranda* qui s'était arrêté devant Maëstricht.

Les forces combinées de la Prusse, de l'Autriche et de l'Empire, formant une ligne depuis le Brigaw jusqu'à la basse Meuse, présentaient un ensemble de deux cents mille combattans. Bientôt le siège de Maëstricht formé par nos troupes est levé, et *Miranda* se replie précipitamment sur Liège.

Dumourier reçut l'ordre positif d'abandonner ses projets de conquêtes. Les grands rassemblemens des ennemis s'étaient formés à Cologne et derrière l'Erft. *Clairfayt* et *Cobourg* avaient chacun trente mille hommes. *Brunswick* à la tête de vingt mille autres s'avancait par la Gueldre prussienne : tous les corps se réunirent sous les ordres du prince de *Saxe-Cobourg*.

2 mars.

Les Impériaux se mettent en marche, repoussent à Alden-Hoven l'avant-garde de notre armée, attaquent Ruremonde avec le même succès, et les Français se retirent sur Tirlemont et Louvain, où leurs généraux *Valence* et *Miranda* restent en observation, couvrent la Belgique, et attendent *Dumourier*, qui arrive le 13 à Louvain. L'ennemi s'avance à grands pas, occupe tous les villages entre Tongres et Tirlemont, et nous attaque, mais sans succès, près de cette dernière ville.

Bataille de
Nerwinde.
18 mars.

Dumourier fit plusieurs dispositions soumises à l'événement d'une bataille qui devenait inévitable, et dont le gain eût fait reprendre à notre armée toute sa supériorité. Il se pressa de la livrer avant l'arrivée des renforts autrichiens. Le front des deux armées s'étendait sur un développement de près de deux lieues; à la pointe du jour toutes les colonnes se mirent en mouvement : le terrain fut long-temps disputé; l'arrivée des renforts autrichiens, la retraite de *Miranda* et de sa division, fixèrent la victoire du côté de l'ennemi. Nerwinde fut deux fois pris et repris. Après la bataille,

(1) Golfe formé en 1421, par une inondation qui submergea 70 villages; c'est la communication habituelle des Pays-Bas avec la Hollande.

les Français se trouvèrent sur le terrain qu'ils occupaient avant qu'elle eût commencé. Un siècle auparavant, le maréchal de *Luxembourg* gagna, sur le même théâtre, une victoire mémorable. La position des armées était inverse, et *Nerwinde* fut attaqué du côté opposé. Notre armée se retira en bon ordre, en se rapprochant de *Lonvain*. La retraite continua sur deux colonnes, l'une passa par *Enghein* et *Ath*, où elle s'arrêta quelque temps, l'autre par *Hal* et *Braine*, et rentra en France par *Mons*: une grande partie entra dans le camp de *Maulde*, et le reste fut disséminé sur plusieurs points. Ce camp de *Maulde* s'élève sur la rive gauche de l'*Escaut*, qu'il domine; défendu par *Bruille*, qui n'en est séparé que par la *Scarpe*, il couvre les places de *Lille*, *Douai*, *Bouchain*, *Condé*, *Valenciennes*, les postes de *Saint-Amand* et *d'Orchies*, et garantit tout le pays environnant.

ARMÉE
DU NORD.

Dumourier fait arrêter quatre députés envoyés près de lui pour l'amener à Paris afin d'y rendre compte de sa conduite; il les livre aux Autrichiens, et passe lui-même à l'ennemi.

1.^{er} avril.

Le général *Dampierre* le remplaça, il forma des camps retranchés à *Cassel*, à *Saint-Omer*, à *Famars*; tout le mois d'avril fut employé à remettre de l'ensemble dans l'armée du Nord.

La masse des ennemis se grossissait: une armée composée d'Impériaux, de Prussiens, de Hollandais et d'Anglais, assiégeait les frontières du nord; ils occupaient une ligne de position en avant de *Mons* et de *Tournai*, depuis *Maubeuge* jusqu'à *Menin*. Ils entrèrent sur le territoire de France, menaçant *Lille*, *Valenciennes*, *Maubeuge*. *Condé* est investi et l'invasion s'exécute sur tout le front de la ligne. Une autre armée s'approche de nos villes maritimes: les Anglais débarquent dix mille hommes à *Ostende*: réunis aux Hollandais ils menacent *Dunkerque*.

Du côté du Rhin, les succès de *Custines* s'évanouirent aussi rapidement que ceux de *Dumourier*. Une retraite précipitée ramena l'armée de *Mayence* sous les murs de *Landau*. Depuis l'arrivée de l'ennemi près de *Francfort*, les événemens de la campagne

n'avaient été pour les Français qu'une suite d'échecs et de retraites. Le combat de Stomberg commença les mouvemens rétrogrades qui ramenèrent nos troupes à Landau. Tout se passa en affaires de détails jusqu'au moment où *Custines* vint prendre le commandement de l'armée du Nord.

15, 16, 18,
23 avril.

Cette armée livra plusieurs combats avec des succès balancés à Fresnes, à Curgi, à Vicogne, dans la forêt de Mormal; les Français s'emparèrent des postes importants d'Orchies et de Lannoy.

1^{re} mai.

Les généraux *Killemaine* et *la Marche*, par une attaque vive, causent une diversion pendant laquelle *Dampierre* jeta des secours dans Condé.

Nombre d'actions du côté d'Armentières, sur Newkerque, Poperingue, Roesbug, ne furent pas et ne pouvaient être décisives.

9 mai.

A l'attaque des bois de Raisnes le général *Dampierre* fut blessé mortellement : le général *Custines* le remplaça.

Prise du
camp de Fa-
mars.

La plaine qui s'étend entre Condé, Valenciennes et le Quesnoy, forme un triangle qu'arrosent l'Hosneau, la Rouelle et l'Escaut. Le camp de Famars la défendait et couvrait ces trois places. Les alliés se déterminèrent à une attaque générale; la résistance fut opiniâtre, mais la supériorité du nombre l'emporta, et nos troupes évacuèrent le camp de Famars : une partie entra dans Valenciennes, et l'autre se retira dans le camp de César, entre Valenciennes, Bouchain et Courtray.

Le duc d'*York* recevait des renforts; il combine son armée avec celle de la Hollande, campée sous le canon de Menin, et projette sur Dunkerque une attaque sérieuse.

Pour augmenter nos moyens de résistance et nous couvrir du côté de la West-Flandre, on établit un nouveau camp sur les hauteurs de Ghiwelde, ainsi que plusieurs cantonnemens qui bordaient le front de la ligne entre Dunkerque et Lille. Beaucoup d'affaires de postes et de petits combats furent le résultat de la position respective des deux armées. Plusieurs mois s'écoulèrent dans cette vicissitude d'attaque et de défense. L'enlèvement de Furnes eut un

succès passager : il y eut diverses actions sur la Lys, près de Menin, le long du cours de la Marque; mais provoquées par les localités de chaque cantonnement, elles ne tenaient à aucun plan général, et leur ensemble ne pouvait produire un grand effet.

Condé bloqué depuis le 9 avril capitula le 10 juillet, et fut évacué le 12. Cette prise augmenta les moyens agressifs de l'ennemi contre Valenciennes cernée depuis le 24 mai. Bombardée pendant quarante-un jours, elle capitula le 28 juillet et fut évacuée le 1.^{er} août.

Après un siège de trois mois, pendant lequel la garnison fit plusieurs sorties et livra des combats meurtriers, Mayence fut obligée de se rendre. Les trois armées du Rhin, de la Moselle et des Ardennes avaient dû se combiner pour s'ouvrir un passage et secourir cette place : on fit sans succès plusieurs entreprises. La bataille d'Arlon, où nous eûmes l'avantage, ne procura pas la diversion qu'on en attendait : aux obstacles qui se présentaient, se joignait le risque de compromettre la sûreté de Landau. *Aubert-Dubayet*, qui commandait les troupes de Mayence et de Cassel, conduisit sa garnison au secours de la Vendée. La capitulation de cette place força l'armée du Rhin de changer de plan de campagne et de donner tous ses soins à la défense de notre frontière. Le reflux de toutes les troupes qui avaient coopéré à ce siège, accrut les forces de l'ennemi.

Le 7 août les alliés attaquèrent Cambrai et ravagèrent tous les environs; des partis pénétrèrent sous les murs de Péronne. *Houchard* vint prendre poste dans la plaine en avant d'Arras et de Lens, faisant face à Cambrai et à Douai, formant sa jonction, par sa droite, avec les troupes campées sous Péronne, et par sa gauche avec celles destinées à couvrir la frontière du côté de la West-Flandre. Cette position hardie avait le triple avantage de rétablir la continuité de la ligne depuis Dunkerque jusqu'au Rhin, de protéger les places menacées par l'ennemi, et de lui couper le passage dans l'intérieur de la France.

ARMÉE
DU NORD.

Reddition
de Condé et
de Valen-
ciennes.

ARMÉE
DU NORD.

Le résultat d'un avantage remporté sur les alliés près de Cambrai fut de les déterminer à débloquer cette ville et à fixer plus particulièrement sur le Rhin et le département du Nord leurs projets d'attaque et d'invasion. Trente mille Prussiens vinrent grossir l'armée, qui eut alors un effectif de cent soixante mille hommes.

La petite guerre et les affaires de postes conservent toute leur activité. *Macdonald* bat l'ennemi à Bleton : les Autrichiens éprouvent un échec à Turcoin ; mais ils nous enlèvent Lannoy.

Bataille de
Hondschoote
le 8 septemb.

Le duc *d'York* avec son armée composée d'Anglais, de Hessois et d'Hanovriens, attaque Dunkerque et Bergues. *Houchard*, à la tête de dix-huit mille hommes, se porte sur Hondschoote, position occupée par les alliés pour couvrir les opérations du siège : le combat s'engagea par un feu long-temps soutenu. *Houchard* remporta une victoire qui décida la levée du blocus de Bergues et de Dunkerque ; la journée des Dunes compléta la défaite des ennemis.

Pendant la nuit le duc *d'York* fit lever le camp et filer sur Nieuport ses troupes entre les Dunes et le canal de Furnes. Cet événement changea la face des affaires, et rétablit entre les alliés et nous ce niveau que les échecs éprouvés nous avaient fait perdre. *Houchard*, profitant de ses avantages, s'empara de Furnes, Menin, Verwick ; mais les forces hollandaises et autrichiennes réunies repoussèrent nos troupes. Menin fut abandonné ; *Houchard* se retira au camp de Gaverelle, et l'armée commandée par *Cobourg* marcha sur Courtray, tandis que *Beaulieu* s'avancait et que l'armée impériale passait la Sambre pour investir Maubeuge qui devint le centre des opérations des deux armées. Bientôt les alliés bloquèrent Landrecies, occupant des positions en avant de son front.

Bataille de
Watignies.
15 octobre.
(28 brum. au II.)

Il était pressant de décider par une bataille si l'ennemi serait forcé de lever le blocus de Maubeuge et de Landrecies, ou s'il hivernerait en France. Elle se donna à Watignies, et fut long-temps indécise ; mais enfin ce village fut forcé, l'ennemi mis en fuite, le blocus de Maubeuge levé, et les alliés repassèrent la Sambre.

21 septembr.

Sur un autre point les Français, passent le Rhin et s'emparent

de Kehl. Le Quesnoy serré de près par *Clairfayt*, depuis la prise de Valenciennes, fut obligé de se rendre et capitula. Quelques jours après Lauterbourg sur le Rhin suivit cet exemple.

Vers cette époque, Lyon, dont la commune avait méconnu le gouvernement conventionnel, fut déclarée *en état de siège*. On forma autour de la ville trois corps d'armées : les habitans construisirent des redoutes, crénelèrent leurs maisons, élevèrent des batteries, et déployant l'appareil d'une résistance combinée, étendirent au loin les ouvrages extérieurs afin de garantir leur ville du feu de l'assiégeant. Ces postes furent attaqués vivement et défendus avec intrépidité : d'abord les pertes furent égales et les succès balancés ; mais la disette hâta la reddition de la ville, qui ouvrit ses portes le 10 octobre 1793. *Précy*, qui commandait les rebelles, parvint à se sauver. L'armée républicaine fut tour à tour aux ordres de *Kellermann* et de *Dumuy*.

L'armée assiégeante alla se réunir à celle qui agissait déjà sur Toulon, dont le port, les deux rades, et les batteries environnantes étaient au pouvoir des Anglais. Le général *Cartault* commandait nos troupes, et fut remplacé par *Dugommier*. On forma deux divisions et deux attaques principales à l'est et au couchant de la ville. Dans les premiers jours on resserra les assiégés ; plusieurs des forts extérieurs furent emportés. Le siège se prolongea par une suite d'entreprises et de succès. Le 30 novembre les assiégés firent une sortie générale, qui d'abord parut leur réussir, mais qui se termina par leur déroute complète. C'est dans cette affaire, aux palissades du fort Malbousquet, que la renommée commença à prononcer le nom de *Bonaparte*, qui commandait l'artillerie de siège.

Les Anglais avaient élevé sur le promontoire qui ferme l'extrémité de la rade, une grande redoute qu'ils appelaient *le petit Gibraltar* : comme elle dominait les deux rades, il était essentiel de s'en emparer. L'armée française l'attaqua sur trois colonnes, elle est repoussée trois fois ; au quatrième assaut, la redoute est emportée. Nos troupes entrent dans la ville le 18 décembre 1793. (28 brum.)

ARMÉE
DU NORD.

Révolte,
siège et prise
de Lyon.

Reprise de
Toulon.

18 avril 1794.
(29 germ. an II.)

L'hiver suspendit le cours des opérations. A la fin de cette saison les alliés tinrent un grand conseil de guerre : le duc *d'York* ayant déclaré qu'il ne combattrait pas sous un général, son refus obligea l'empereur François II à se mettre à la tête des troupes. On crut que sa présence les rendrait invincibles. Un premier avantage sembla d'abord justifier cette opinion. Les alliés nous battent à Cateau-Cambrésis, assiègent Landrecies, et ne sont plus qu'à 40 lieues de Paris ; mais ce devait être le terme de leurs succès.

28 avril 1794.
(7 floréal.)

Pour arracher l'ennemi du théâtre de ses victoires, *Pichegru* général en chef, ordonne une invasion dans la Flandre. Le général *Souham*, à la tête de trente mille hommes, et *Marceau* avec une division de vingt mille, marchent, le premier sur Courtray, en forçant tous les postes qui se trouvaient sur son passage, et le second sur les deux rives de la Lys pour bloquer Menin. Courtray fut pris le même jour ; Menin investi, et *Clairfayt* battu complètement près de Tournay. Pour fruit de cette victoire, Menin se rendit le lendemain ; mais trois jours après Landrecies était aux alliés.

29 avril.
(10 floréal.)

Les Français forcent le passage de la Sambre, tentent, mais en vain, de chasser *Kaunitz* de la position avantageuse qu'il occupait entre Bitche et Rocroy.

18 mai.
(29 floréal.)

L'Empereur arrive à Tournay, veut faire une attaque générale sur trois colonnes et commander la première avec le duc de *Saxe-Cobourg*. La seconde était conduite par le prince *Charles* et *Clairfayt* ; le duc *d'York* et le colonel *Mack* commandaient la troisième. Ces trois colonnes furent battues près de Tournay. *Kaunitz* et *Beaulieu* obtinrent ensuite quelques succès, le premier sur la Sambre, l'autre près de Bouillon.

Mais déjà les Français avaient changé de tactique ; la baïonnette à la main, ils bravaient l'armée autrichienne ; par des marches hardies, rendaient nuls les moyens employés contre eux, et déconcertaient un ennemi qui, suivant avec sa prudence accoutumée le système employé jusqu'alors, regardait comme impossible que l'on s'éloignât de l'ancienne méthode.

Charleroi est investi, assiégé, secouru : attaqué de nouveau l'ennemi le délivre encore. Enfin au troisième siège la place se rend le jour même où une armée arrivait pour la secourir. Ce siège fut l'occasion de trois batailles sanglantes. L'empereur, qui sentait l'importance de la place, vint pour la défendre à la tête d'une armée nombreuse, et força la nôtre de repasser la Sambre.

Nos troupes commandées par *Jourdan* reviennent sur Charleroi; l'ennemi tente d'y jeter des secours, et après une action vive parvient à se faire jour par le centre de notre armée.

Enfin, le lendemain de la reddition de la place, les alliés, qui ignoraient la capitulation, se présentent dans la plaine de Fleurus (1). Les deux armées, par un brouillard épais, se rencontrent sans s'être aperçues; elles commencent à quatre heures du matin un combat qui se prolonge dans la nuit. Un aérostat mis en activité par *M. Coutelle*, donne des avis utiles qui contribuent au gain de la journée. Le champ de bataille reste aux Français.

Pichegru bat les Anglais dans la Flandre occidentale, prend Ypres, menace les Pays-Bas, pendant qu'une autre armée française dirigée sur Luxembourg oblige à la retraite *Kaunitz* et *Beaulieu*.

Après s'être fait battre à Fleurus par le général *Jourdan*, le prince de *Cobourg*, craignant de se trouver entre deux armées victorieuses, et menacé par celle qui chassait *Beaulieu* de Namur, se retire sur Maëstricht. L'Empereur abandonne son armée vaincue et retourne à Vienne.

La reprise de Landrecies, du Quesnoy, de Valenciennes, de Condé, la levée du blocus de Maubeuge, et la retraite des coalisés sont les résultats de la victoire de Fleurus. On s'empare des Pays-Bas et l'on se prépare à conquérir la Hollande. Après avoir battu sur le Rhin les Autrichiens et les Prussiens, nos troupes menacent Manheim et Mayence.

(1) Fleurus est un gros bourg situé dans une plaine célèbre par cette dernière bataille, par la défaite des Espagnols en 1622, et par celle des alliés en 1690.

ARMÉE
DU NORD.

1.^{re} bataille
de Fleurus.

5 juin 1794.
(15 prair. an II.)

2.^e bataille
de Fleurus.

16 juin.
(28 prairial.)

3.^e bataille
de Fleurus.

26 juin.
(8 messidor.)

ARMÉE
DU NORD.

Ces succès rendirent la confiance aux Français, aguerrirent les nouvelles levées et réparèrent les désastres du commencement de la campagne. L'armée des alliés se vit bientôt obligée de prendre continuellement des positions rétrogrades, et souvent sans pouvoir les soutenir, parce qu'elle était dépassée et tournée au loin par les corps détachés de l'une ou de l'autre aile des Français. Nos troupes se maintinrent dans leurs positions. Elles avaient repoussé l'ennemi et le sentiment de leurs victoires accrut leurs succès.

Afin de poursuivre avec avantage l'armée anglaise de l'autre côté de la Meuse, il fallait sur la rive gauche de ce fleuve une place forte qui servît d'appui et d'où l'on pût tirer ses subsistances. Bois-le-Duc est investi : les forts qui se lient à sa défense sont assiégés ; Orten et Crève-Cœur se rendent, et bientôt Bois-le-Duc capitule, malgré ses inondations et ses approvisionnements.

Pendant que l'armée du Nord prenait cette place, celle de Sambre et Meuse, aux ordres de *Jourdan*, battait les coalisés à Alden-Hoven, s'emparait de Juliers, de Cologne, de Coblenz, de Rhinfels, et l'armée de la Moselle forçait les ennemis dans leurs retranchemens à Birkenfeld, à Kirn, à Mesenheim. Devant celle du Rhin, commandée par le général *Michaud*, les Autrichiens fuyaient et laissaient prendre Otterberg, Rokerhausen, Oberhausen, Gellheim, Franckental, Kircheim et Worms. Enfin *Desaix* les chassait d'Alzey et d'Oppenheim.

Ces avantages augmentent dans le mois suivant. *Pichegru* se rend maître de Hultz, d'Axel, du Sas-de-Gand, de Venloo; *Kléber* et *Marescot* de Maëstricht, qui avait arrêté Louis XIV treize jours, Louis XV trois semaines, et qui fut prise le 14 brumaire après onze jours de tranchée ouverte. Le fort de Shenck, Nimègue, Burick, Monbach, Weisseneau, les redoutes en avant de Mayence sont bientôt à nous. *Pichegru* attaquant l'ennemi sur tous les points, depuis l'Océan jusqu'au Rhin, le battait partout. *Clairfayt* était rentré en Allemagne. Le contingent du roi de Prusse restait dans l'inaction, et les Anglais se retiraient épuisés.

Mais

Mais l'époque de mettre les troupes en quartier d'hiver approchait. La saison était rigoureuse ; l'ennemi crut qu'elle mettrait un terme à nos victoires : il se trompa : et ce qu'on avait jusqu'alors regardé comme un obstacle invincible ne présenta qu'une facilité de plus. Il n'y eut, dans nos troupes, qu'une seule émulation, celle de vaincre. Malgré le froid excessif, les généraux français voulant achever, dans le Nord, la défaite des alliés, poussent à l'envi sur tous les points les troupes autrichiennes, anglaises, hollandaises; ils profitent des glaces, franchissent les rivières et les canaux. Le général *Macdonald* passe le Vahal et décide la conquête de la Hollande.

ARMÉE
DU NORD.

27 déc. 1794.
(7 niv. an III.)

Dans les derniers jours de frimaire, la Meuse était gelée; le froid augmentant rendit le Vahal solide : on le passe. On prend Bommel et le fort Saint-André. Grave est forcée de capituler. Heusden ouvre ses portes. Le prince d'Orange se réfugie en Angleterre; le duc d'*Yorck* s'embarque à Brême.

28 décembre.
(8 nivose.)

Macdonald prend Thiel et le fort de Knossembourg.

9 janv. 1795.
(19 niv. an III.)

Les 22 et 23 nivose (12 et 13 janvier 1795) un dégel inquiétant se manifesta : nos troupes se trouvaient séparées sans aucun espoir de communication. Heureusement la glace reprit le lendemain toute sa solidité, le reste de l'armée s'y fraya une route et s'empara le même jour de Burey et de Cullembourg.

Pichegru prend Utrecht, Amersfort, les lignes du Greb, et notre armée passe le Leck, qui, plus d'un siècle auparavant, avait été pour Louis XIV une barrière insurmontable. Deux jours après Gertruydenberg capitule; Gorcum, Amsterdam, Dordrecht apportent leurs clés. On passe le Bielbos. La reddition de Rotterdam, de la Haie, d'Helvoeshuis, de Doësborg, l'évacuation de Zwol, de Coëvarden par les alliés; enfin, la prise des provinces de Frise et de Groningue complètent l'invasion des Provinces-Unies. Cette conquête nous plaçait sur les frontières de la Westphalie. Le roi de Prusse, qui avait mis de Wesel à Embden un cordon de troupes, n'estima pas ces forces suffisantes pour arrêter une armée victorieuse. Il fit entamer à Bâle des négociations de paix. Le 1.^{er} germinal

18 janvier.
(28 nivose.)

20 janvier.
(30 nivose.)
Du 22 janv.
(2 pluviôse.)
au 20 fév. 95.
(1 vent. an III.)

ARMÉE
DU NORD.

(20 mars) l'armée du Nord eut ordre de cesser toute hostilité avec les Prussiens. Elle n'eut plus d'ennemis à combattre, et la possession de la Hollande, des Pays-Bas, du Palatinat et des électors ecclésiastiques (la seule place de Mayence exceptée), lui procura, pour le reste de la campagne, un repos acheté par de nombreuses victoires.

12 juin 1795.
(24 prair. an III)

L'armée de la Moselle était divisée en deux parties, l'une campée sous Mayence, et l'autre sous Luxembourg, dont elle formait le siège et qui se rendit au général *Hatry*, commandant de cette expédition.

5 et 6 sept.
(19 et 20 fruct.)

Près de trois mois après, l'aile gauche de l'armée de Sambre et Meuse passe le Rhin sous la conduite du général *Kleber*, et s'empare de Keyserwert et de Dusseldorf. L'ennemi, vaincu par le général

13 septembr.
(27 fructidor.)

Lefebvre au combat d'Enef, essuie une nouvelle défaite à Altkirchen dont *Kleber* s'empare, et le surlendemain, battu de nouveau sur la Lahn, il rend Limbourg, Diez et Nassau. Enfin la capitulation de Manheim termine dans le Nord cette longue campagne et la troisième année de la République.

GUERRE AVEC L'ESPAGNE.

Situation.

LES succès des alliés dans le Midi, sans être ni aussi rapides, ni aussi alarmans que ceux qu'ils avaient obtenus dans le Nord, au commencement de la campagne, inspirèrent d'abord quelques inquiétudes, parce qu'on n'était point en mesure; mais ils devaient avoir la même issue et être suivis de prompts revers. La guerre fut déclarée à l'Espagne par la Convention nationale le 7 mars 1795. A cette époque, tous les regards étaient fixés sur la Vendée et sur le Nord. Avant les premières hostilités, le gouvernement

l'espagnol avait déjà porté un corps de dix mille hommes sur les frontières de l'Arragon, de la Navarre et de Guipuscoa, dans les principales positions qui devaient servir à appuyer la gauche, le centre et la droite de son armée, sachant qu'au moment des hostilités le premier fortifié sur ses limites a toujours l'avantage.

Trop occupé sur les frontières du Nord, le Gouvernement français négligeait le Midi. Lors de la déclaration de guerre, on se hâta de former ou plutôt de désigner deux armées sous le nom, l'une, des *Pyénées Orientales*, ayant sa gauche à la Méditerranée, et l'autre des *Pyénées Occidentales*, ayant sa droite à l'Océan. La première n'était, au commencement de la campagne, que de huit mille hommes, dont une partie se composait de nouvelles levées; vingt-cinq mille combattans formaient la seconde. L'une occupait les passages vis-à-vis Baïonne et devant Perpignan, et l'autre menaçait d'une invasion.

Le général espagnol *Caro*, piqué de ce que son gouvernement avait rejeté son plan de campagne, resta dans une inaction qui nous fut avantageuse.

Servan, nommé général en chef des deux armées, ne pouvait commander en personne ces armées séparées l'une de l'autre par un intervalle de cent cinquante lieues, et postées aux deux bouts d'une chaîne de montagnes. Il se rendit à Toulouse pour les organiser.

9 mai.

Événemens.

Les premières hostilités commencèrent près de Farre-Oletta, dans les environs de Baïonne. Les Espagnols avaient établi le cordon de leurs troupes sur toutes la chaîne des Pyrénées; mais ils ne pouvaient prendre l'offensive, et il n'y eut d'attaque sérieuse qu'aux extrémités. Du côté de Perpignan ils assiégèrent Bellegarde et battirent un de nos corps au camp du Mas d'Eu.

ARMÉE
des Pyrénées
Orientales.

ARMÉE DES PYRÉNÉES ORIENTALES.

Pendant que notre armée se formait avec lenteur, les ennemis, au moyen de troupes réglées, d'une artillerie nombreuse et d'un chef habile (*Ricardos*), obtenaient de faciles succès: ils prennent Collioure, Port-Vendre, investissent le fort des Bains et celui de Pratz-de-Mollo, qui, comme Bellegarde, bordent la frontière et en sont les clés. *Dandiez*, qui défendait le premier, reçut huit sommations avant de capituler. La famine combattait pour les Espagnols: Pratz-de-Mollo et Bellegarde, réduits à la dernière extrémité, furent forcés de se rendre. Mais nos départemens méridionaux, effrayés de ces progrès, envoyèrent des bataillons qui attaquèrent avec impétuosité les Espagnols dans leur camp de Rivesaltes, et les mirent en fuite. La déroute fut si complète, qu'on ne parvint à les rallier que derrière le Tech, rivière qu'*Annibal* avait illustrée, et sur les bords de laquelle il était campé lorsque les Gaulois voulurent s'opposer à son passage. Nos bataillons retournèrent dans leurs foyers, après avoir pillé le camp et sans vouloir profiter de leurs avantages.

L'armée française se disciplinait de jour en jour et s'augmentait par les troupes de réquisition qui venaient de l'intérieur: elle fut bientôt sur un pied respectable. Le cours de la campagne, dans cette année (1793), formait une alternative d'échecs et de succès: les derniers furent plus marqués sur la fin d'août et en septembre. Nos troupes parvinrent à chasser l'ennemi du département des Pyrénées orientales du côté de Mont-Louis, et à entamer la Cerdagne espagnole. Le général *d'Aoust*, avec cinq mille Français, met en déroute quatorze mille Espagnols.

17 septemb.

21 à 27 sept.

1793.

(6 vend. an II.)

Villefranche et le camp de Prades furent emportés de vive force, ainsi que Thuir et Sainte-Colombe. Le résultat de ces opérations nettoyait notre territoire et resserrait les Espagnols dans un cercle très-borné, sur l'extrême frontière des Pyrénées orientales.

Le Gouvernement s'était décidé, après la prise de Toulon, à faire passer de ce côté une partie de l'armée de siège, sous la

conduite de *Dugommier*, qui, secondé par *Augereau*, disciplina les troupes en les exerçant dans la plaine de Toulouge.

Les Espagnols étaient maîtres du cours du Tech où ils occupaient une position inexpugnable : pour les en faire sortir *Augereau* feint de se porter sur les hauteurs d'Oms. Attirés par ces démonstrations, les ennemis y vinrent : *Dugommier* profita de ce mouvement pour forcer leur ligne du Tech, s'emparer de leurs redoutes et de leur artillerie, et les obliger à repasser les Pyrénées avec tant de précipitation, qu'ils ne purent mettre des garnisons dans le fort des Bains ni dans Pratz-de-Mollo. Le lendemain, le même général enlève la fameuse redoute de Montesquieu, bat les Espagnols aux Alberes, et *Augereau* remporte sur eux une victoire considérable à Saint-Laurent, au fond du vallon arrosé par la Muga, où ils étaient venus l'attaquer. On ne pouvait y pénétrer que par deux gorges étroites : quand ils furent engagés dans ces défilés, nos troupes, quoiqu'inférieures en nombre, les battirent complètement. Ils se retirent en laissant trois mille morts sur le champ de bataille.

Nous eûmes des avantages multipliés à Rocascine, à Eibon, à Ondoroa, dans la vallée d'Aspe, à Lescum. Bellegarde est repris : *Dugommier* enlève le camp de Costouge, et met les ennemis en fuite. A Monteilla ils sont repoussés. *Devaux*, commandant une division, les bat près de Bagha. Sur les revers de la montagne Noire, ils fuient devant *Augereau*. *Pérignon* remporte sur eux, à Saint-Sébastien de la Mouga, une victoire qui nous coûta le général *Dugommier*, tué dans l'action de l'éclat d'un obus. Notre armée ne montait pas à trente mille combattans; celle des ennemis était de quarante-deux mille : ils nous abandonnèrent leur artillerie et leur camp. Ils sont vaincus à Escola, à Llers, au milieu de leurs redoutes et d'un camp retranché formidable. Le comte de *La Union*, qui les commandait, fut tué : les tentes, les munitions, 222 pièces de canon tombèrent entre nos mains. Ils sont défaits encore à Vilartoly : le fort de la Trinité capitule, ainsi que Roses, après vingt-sept jours

ARMÉE
des Pyrénées
Orientales.

Bataille du
Tech.
28 avr. 1794.
(9 floréal an II.)

29 et 30 avr.
(10 et 11 floréal)

Bataille de la
Muga.
14 août.
(26 thermidor.)

22 sept. 1794.
(1 vend. an III.)

Bataille de la
Madeleine,
ou de Saint-
Sébastien.
16 novembr.
(26 brumaire.)
27 décembre.
(7 frimaire.)

Bataille de
Llers.
6 janv. 1795.
(17 nivose.)

5 février.
(15 pluviôse.)

ARMÉE
des Pyrénées
Orientales.

26 mai 1795.
(7 prairial.)

14 juin.
(26 prairial.)

de siège. Cette place, par laquelle on communique de la Catalogne au Rousillon, avait coûté en 1645 quarante-neuf jours de tranchée ouverte, et valut le bâton de maréchal au comte Duplessis-Praslin, qui l'assiégeait et la prit. *Augereau* prend *Bezalu*, et repousse les Espagnols qui venaient nous attaquer au camp de *Cistella*. Chassés de celui de *Musquirachu*, battus encore par *Augereau* sur les hauteurs de *Pontos*, ils perdent le combat de la *Fluvia*, où nos troupes étaient commandées par *Scherer*.

Pérignon, Augereau, Scherer, Lannes, Victor, Bessière, Sanson, Cafarely, Marbot, Schild, Sauret, Devaux, Charlet, Lemoine, Doppet, le Pelletier, Meynard, Souleyrac, Delatre, Destaing, se distinguèrent à cette armée.

ARMÉE DES PYRÉNÉES OCCIDENTALES.

ARMÉE
des Pyrénées
Occidentales.

Celle des Pyrénées occidentales rivalisait de succès. Le général *Reynier* assiége et bombarde *Fontarabie*. Pour contrarier cette opération les Espagnols se portèrent sur *Andaye*.

Servan, chargé d'entamer le territoire des Espagnols, ou de les empêcher de pénétrer sur le nôtre, couvrit les trois points principaux par où la communication s'établit, dans cette partie, entre la France et l'Espagne.

Les Espagnols firent une attaque générale sur tous les avant-postes, et furent partout repoussés. Le général *Muller* remporte sur eux à *Urdach*, dans la vallée de *Bastan*, un avantage signalé. Ils firent ensuite pendant quelque temps des progrès journaliers, établissant toujours des retranchemens sous le feu de leurs redoutes. Le général *Frégeville*, dont la division, formée de bataillons campés çà et là, isolés les uns des autres sur les hauteurs, n'offrait aucun système de défense, proposa de se porter en avant et d'établir un camp en deçà de la *Croix des Bouquets*. L'avantage de cette position ayant été reconnu, on s'y fortifia; on chasse les Espagnols

des hauteurs qui dominaient le nouveau camp. *Latour-d'Auvergne* à la tête des grenadiers de l'armée, rendit en ce jour les services les plus importans.

Ce camp offrit, dans cette guerre, le premier exemple d'un camp barraqué, construit d'après un plan régulier. Malgré l'éloignement des matériaux qu'on était obligé d'aller chercher dans les Landes de Bordeaux, il fut exécuté avec promptitude, sous la direction de l'adjutant-général *Lomet*, qui en avait proposé le plan au général *Muller*: des retranchemens furent tracés sur-le-champ par le chef de bataillon du génie *Bordenave*.

Il y eut, pendant long temps, quelques affaires partielles, mais sans avantage décisif. Les Espagnols passent la Bidassoa, forcent nos avant-postes; ils s'avancent sur une colonne formidable, pareille à celle de la journée de Fontenoy, et rappelant cette infanterie espagnole si redoutable avant la défaite de Rocroy. En vain on tâche de l'entamer: tout fuit devant elle. L'adjutant général *Lomet*, témoin de ce spectacle, propose au brave *Latour d'Auvergne* de la couper par des batteries d'artillerie légère placées sur ses flancs. Cet avis est goûté, mis à exécution: la colonne est coupée; *Frégeville* rallie nos troupes, qui fondent sur les ennemis la baïonnette en avant.

26 avr. 1794.
(7 floréal an II.)

Un mois après, l'armée s'ébranle sur toute la ligne, se met en marche, enlève en huit jours les différentes positions des ennemis, deux places fortes et une immense artillerie. Le général *Laborde* fit des dispositions qui réussirent. On attaqua les redoutes de *Commissary*: l'une de ces redoutes, presque impénétrable, offrait le retranchement le plus perfectionné qu'on ait vu dans cette guerre: toutes sont emportées. Pendant cette opération, *Frégeville* bombardait Fontarabie et débusquait les Espagnols de leurs positions.

23 juin 1794.
(5 mess. an II.)

Dans un conseil de guerre, il est arrêté que, le 14, le général *Frégeville* passerait la rivière au seul gué praticable; il n'y avait qu'une heure d'intervalle de marée basse: une fois de l'autre côté, il fallait vaincre ou se noyer. Le général *Moncey* devait couper à

ARMÉE
des Pyrénées
Occidentales

Oyarson la retraite aux Espagnols, et *Laborde*, se rendre, en côtoyant Haya, à six heures du matin sur la montagne de Saint-Martial. Ces dispositions prises, le passage s'exécute, les redoutes sont enlevées, on prend Figuières, Fontarabie, deux cents bouches à feu, sept mille fusils, deux mille hommes : et la vallée de Bastan est en notre pouvoir.

9 août.
(22 thermidor.)

Nouvel avantage près de Tolosa, où les Espagnols sont battus. *Moncey* les défait complètement près d'Irati; ils éprouvent un autre échec à Burguet; un mois après un semblable à Bézaru, où *Frégeville* les met en déroute : *Moncey* les chasse du camp retranché de la Deva, et leur enlève, les jours suivans, les positions dont ils se croyaient sûrs. Successivement défaits à Yrursum, à Deyber, à Durango, à Bilbao, ils abandonnent la Biscaye : ils se retirèrent derrière l'Ebre, lorsque la nouvelle de la paix conclue avec l'Espagne empêcha nos troupes de poursuivre l'invasion.

17 oct. 1794.
(26 vend. an III)

28 juin 1795.
(10 mess. an III)

21 juillet.
(3 thermidor.)

ARMÉE D'ITALIE.

ARMÉE
D'ITALIE.

L'armée du Var prit le nom d'armée d'Italie, se joignit à celle des Alpes, et l'enlèvement de plusieurs postes importans fut le résultat de cette réunion. Il y eut plusieurs combats partiels, dont les succès entamèrent chaque jour, de plus en plus, le territoire du Piémont. Le cours de ces avantages fut mêlé de quelques revers momentanés : la guerre qui s'allumait dans l'intérieur, les troubles de Lyon, la trahison de Toulon, en forçant de tirer des détachemens de la frontière, avaient affaibli les armées : l'ennemi en profita ; mais les généraux *Brunet* et *Kellermann* ayant combiné leurs opérations, on reprit l'offensive, et l'on finit par chasser les alliés de tous les postes dont ils s'étaient emparés.

Maîtres du pied des Alpes jusqu'à la Méditerranée, les Français s'attendaient à pénétrer dans les états du roi de Sardaigne qui venait de mettre Alexandrie et Tortone sous la protection de l'Autriche.

La

La droite des Piémontais se prolongeait sur les hauteurs de Val-dieu, la gauche s'appuyait sur Coni, le centre près de San-Dalmazò; une escadre anglaise croisait dans les mers de Toscane et de Gènes. Bientôt on s'empara du port d'Oneille évacué par les Piémontais épouvantés à la vue d'une partie de l'armée qui venait de passer par la Corniche.

ARMÉE
D'ITALIE.

Le général *Dumerbion* fit attaquer le camp de Fougasse, qui fut enlevé ainsi que les postes aux environs de Bréglio.

6 avril 1794.
(17 germ. an II)

Masséna prend Ponte di Nova après avoir battu les Autrichiens. Le lendemain, il s'empare d'Orméa, et le jour suivant de Garrisio.

16 avril.
(27 germinal.)

Pendant ces mouvemens, la ligne de troupes qui bordait les Alpes depuis le Faucigny jusqu'au comté de Nice, enlevait, sous le commandement du général *Bagdelone* et d'après les ordres du général *Dumas*, les redoutes du Mont-Valaisan, du Saint-Bernard, le poste de la Tuile; et les Piémontais effrayés se retiraient à Aost.

24 avril.
(5 floréal.)

Vers le centre, on attaquait le Mont-Cénis; on s'emparait des redoutes des Rivets et de la Ramasse, et l'on arrivait aux débouchés de France en Italie. A la droite, on pénétrait en Piémont par le col de l'Argentière; on prenait la vallée de Sture et le poste des Barricades, pour établir les communications entre l'armée des Alpes et celle d'Italie.

Sur les frontières de Gènes et du Piémont, on s'emparait du mont Saint-Palerin, des forts de Saorgio, Rocabilière, Saint-Martin; et le général *Serrurier* battait les Piémontais dans la vallée de Blouro.

29 avr. 1794.
(10 floréal an II)

Masséna attaque et pousse l'ennemi au-delà du village de Tende. *Dumerbion* met en fuite quatre mille Piémontais près de Lóano, et les chasse de Pietra. Dans les mois suivans, les succès se continuent, et la victoire du Cairo, gagnée par les Français sous les ordres du général *Dumerbion*, termine la seconde année de la république.

Dans le cours de l'année suivante, le général *Kellermann* commandait les armées des Alpes et d'Italie; il se tint sur la défensive:

ARMÉE
D'ITALIE.

La division de droite, aux ordres de *Masséna* et de *Serrurier*, forte de dix-neuf mille hommes, appuyée par sa droite à *Vado*, occupait les hauteurs en avant : celle du centre, commandée par le général *Macquart*, forte de sept mille hommes, appuyait sa droite au *Mont-Bertrand* : la division de gauche, composée de quatre mille combattans, couvrait les cols de *Rausset* et de *Féneestre*. L'armée des Alpes était de quinze mille combattans, et celle d'Italie de trente mille ; mais les alliés en avaient cent cinquante mille.

12 mai 1795.
(23 flor. an III.)

Malgré cette grande infériorité, nous obtinmes quelques succès. On s'empara du col de *Mont* ; on fit plusieurs reconnaissances pénibles et dangereuses, dont le résultat fut d'assurer à la ligne tous les avantages qu'on pouvait désirer.

Résultats.

Pendant le cours de cette année, sur les frontières d'Italie, les différens événemens, par la balance dans les succès de part et d'autre, laissaient dans l'incertitude les craintes et les espérances de chaque parti.

Dans la première année de cette longue campagne, nos armées chassèrent les coalisés de notre territoire, et l'offensive fut reprise, au Nord comme au Midi, avec de tels avantages, qu'il était facile de prévoir les succès les plus glorieux. Cet espoir fut rempli. La Hollande fut conquise, ou plutôt on conclut un traité d'alliance offensive et défensive avec le gouvernement qui y fut établi et remplaça l'ancien. Ce traité fut conclu le 27 floréal an III (16 mai 1796).

Dans le cours de cette campagne on vit plusieurs puissances se détacher de la coalition. Le grand-duc de Toscane, le régent de Suède, enfin le roi de Prusse et l'Espagne firent leur paix, et mirent la France en mesure de réunir tous ses moyens contre les ennemis qui lui restaient.

Le roi de Prusse, dégagé de la coalition, voulut établir une ligne de neutralité, et se réserver le commandement de l'armée d'observation destinée à faire respecter cette ligne. Le tracé en fut concerté

par un traité fait à Bâle le 28 floréal an III (17 mai 1795), entre Barthélemi et le ministre prussien, baron de Hardenberg. Ce tracé fut changé le 18 messidor an IV (6 juillet 1796), et fixé de cette manière :

ARMÉE
D'ITALIE.

« La ligne commençait à la côte d'Holstein, vis-à-vis l'île de Busen, suivait et traversait les îles qui sont en avant de l'Elbe et du Weser jusqu'à l'île de Borkums qu'elle coupait; partageait l'Ems, longeait les limites de la république batave jusques et compris l'enclave d'Arhheim, d'où elle remontait le Rhin jusqu'à la Rhur, au-dessus de Duysbourg et le cours de la Roër jusqu'à sa source; passait près de Medebach, gagnait l'Eyder qu'elle suivait jusqu'à son confluent dans le Fulda, qu'elle remontait jusqu'à sa source, d'où gagnant la frontière du cercle de la Haute-Saxe, elle le suivait jusqu'à la Bohême et la Silésie. »

Cette ligne laissait aux opérations militaires le pays de la Mark, la Franconie, tout le cours du Mein, le nord-est de la Souabe, et les pays d'Anspach, de Nuremberg, de Bareuth.

§ III.

CAMPAGNES DES ANNÉES IV ET V.

Vendém. an IV (Septembre 1795). — Vendém. an VI (Septembre 1797.)

Situation.

DEPUIS trois ans la France était en guerre, et l'Italie (1) avait été jusqu'alors exempte de ce fléau; elle comptait quarante-cinq ans de paix. Liées par un intérêt commun, toutes les puissances de ce pays, excepté la Toscane, Venise et Gênes, fournissaient aux alliés des troupes ou des subsides. L'époque était venue où cette contrée allait devenir le théâtre de grands événemens qui devaient influencer sur l'Europe entière.

(1) Jusqu'à nos jours l'Italie avait été, dans les siècles modernes, facilement conquise et perdue. En 1494, Charles VIII passe les Alpes: il est reçu à Florence le 17 novembre, entre en vainqueur dans Rome le 31 décembre, s'empare de Naples le 21 février suivant. La rapidité de ses succès réunit ses ennemis: il est attaqué de toutes parts, et malgré la bataille de *Fornoïe*, gagnée le 6 juillet, il peut à peine se faire jour pour rentrer dans ses États. — En vingt jours Louis XII attaque et conquiert le Milanais; Gênes se soumet à ce prince. Il partage avec Ferdinand le royaume de Naples conquis en quatre mois. La division se met entre les deux alliés: trois fois le Milanais est repris et trois fois reperdu. Enfin Louis XII abandonna l'Italie. — En 1515 François I.^{er} y rentre, gagne, le 14 septembre, la bataille de *Marignan*, prend le Milanais qu'il reperd en 1521, le reprend en 1524, et le reperd encore après sa défaite à Pavie.

Désigné pour remplacer *Kellermann* à l'armée d'Italie, *Schérer* y conduisit une grande partie des troupes qu'il commandait aux Pyrénées orientales, où la paix conclue avec l'Espagne rendait leur présence inutile. Deux armées défendaient l'entrée de l'Italie en se prolongeant sur les revers et la crête des Apennins. Sans égard pour la neutralité, les Autrichiens s'avancèrent sur les bords de la mer par le territoire de Gênes, ayant pour objet de favoriser les opérations de l'escadre anglaise qui croisait dans le golfe : ils se fortifiaient à Dégo ; les Français à Borghetto, à Albinga. La droite de notre armée s'appuyait à la mer près de Savone, et la gauche vers les montagnes.

Événemens.

La campagne s'ouvrit le 1.^{er} vendémiaire. Le général *Poujet* attaqua les alliés avec le projet de les repousser au-delà de la Novalaise : le général *Kellermann*, qui conservait le commandement de l'armée des Alpes, les fit harceler sur tous les points ; ce qui opéra une diversion à la faveur de laquelle l'offensive projetée devenait plus probable. Le général *Miolis* chasse de leur camp, à Garresio, les Piémontais, et le général *Victor* les repousse d'une position avantageuse, prise par eux en face de Borghetto.

Les Autrichiens se fortifiaient à Pietry et à Loano ; quoiqu'ils fussent supérieurs en nombre et en artillerie, *Schérer* se décida à les attaquer. Les Français, dénués de tout, demandaient le combat : la ligne de défense de notre armée, forte de trente-deux mille hommes, s'étendait depuis le rocher de Borghetto, baigné par la Méditerranée, jusque sur la cime des montagnes parallèles aux monts de la Planette et de Saint-Bernard. Deux divisions de l'ancienne armée d'Italie, réunies sous les ordres de *Masséna*, occupaient une chaîne de montagnes sur le Tanaro, vis-à-vis le défilé de Garresio, et formaient le centre. Une troisième division de la même armée, commandée par le général *Serrurier*, formait la

D'ITALIE.

17 nov. 1795.

(26 brum. an IV)

Bataille de

Loano.

23 et 24 nov.

(2 et 3 frimaire.)

gauche ; et la droite était composée de douze mille hommes amenés des Pyrénées par *Augereau*, qui bat les alliés au champ di Pietri, et remporte sur eux un avantage considérable.

L'armée austro-sarde, forte de cinquante-cinq mille hommes, occupait en face la position de Loano. Les divisions se liaient au centre par des positions avantageuses : un vallon étroit, escarpé, séparait les Français des ennemis. Toutes les dispositions faites, l'attaque est résolue. *Masséna*, *Augereau*, *Victor*, *Lannes*, *Souchet*, exécutent avec audace et habileté différentes opérations qui contribuent au gain de cette journée : les alliés sont battus complètement. Un orage violent force de remettre leur poursuite au lendemain. L'ennemi se replie sur Finale, abandonnant son artillerie et ses tentes. *Augereau*, *Masséna* le poursuivent. Pressée sur ses flancs et sur son front, cette partie des troupes alliés se débande et se disperse dans les défilés. Le gros de l'armée se retirait sur Vado, lorsque les Français, en s'emparant de cette ville, ainsi que des hauteurs de Savonne, les forcèrent de se réfugier à Acqui et à Alexandrie.

24 novembre.

(3 frimaire.)

Le général *Serrurier* attaque, à son tour, l'armée piémontaise, la rejette sur le Tanaro, s'empare d'Intrapa, de Garresio, et force les ennemis à la retraite.

La victoire de Loano remplit le but qu'on s'était proposé, d'établir l'armée sur la côte du territoire de Gènes, entre Savonne et Voltry, et d'avoir, par cette position, des moyens de subsistance ; mais la grande infériorité de nos troupes nous empêcha d'entrer dans un pays ennemi protégé par des armées qui, quoique vaincues, étaient encore bien supérieures à la nôtre. On resta quelque temps dans l'inaction : l'Empereur en profita pour envoyer en Italie de nouveaux renforts qui ne servirent qu'à donner plus d'éclat à nos succès.

9 avril 1795.

(20 germinal.)

Bonaparte remplaça *Schérer*. Vivement attaqué par le général autrichien *Beaulieu*, qui avait pénétré jusqu'au dernier retranchement du centre ; le général français tourne la droite de son ennemi,

et prélude à ses nombreuses victoires en le battant à Montenotte, après une manœuvre habile.

Trois jours après, *Beaulieu* est de nouveau vaincu à Millésimo et repoussé le lendemain à Dégo. Le général *Serrurier* s'empare des redoutes de Montézemo; *Augereau*, du camp retranché et de la ville de Céva.

Beaulieu se dirige sur Gênes, que *Bonaparte* feint d'attaquer. Tournant sur sa gauche, celui-ci franchit les Apennins, arrive dans le Piémont, et par cette marche hardie sépare l'armée autrichienne de celle des Piémontais qu'il bat à Mondovi, s'emparant de Fossano, de Cherasco, d'Alba, et s'approche de Turin, où il fait signer au roi de Sardaigne un armistice qui prive les Autrichiens des secours qu'ils étaient en droit d'attendre de leurs alliés. La remise des forteresses de Coni, de Tortone et de Céva, assurée par ce traité, garantit les derrières de son armée. *Lannes* bat les alliés à Fombio; Casale est repris.

Aux mouvemens que *Beaulieu* voit faire à *Bonaparte*, il croit que son intention est de passer le Pô à Valence; il se met en mesure de l'en empêcher. *Bonaparte* court à Plaisance, détache le duc de Parme de la coalition, poursuit *Beaulieu* qui venait de passer l'Adda, force le pont de Lodi, y remporte une victoire mémorable, traverse l'Oglio, le Mincio, investit Mantoue, oblige enfin le duc de Modène à faire sa paix. Tous ces événemens, pour le récit desquels il faudrait des volumes, s'étaient passés en moins de deux mois.

Maître de tout le nord de l'Italie, *Bonaparte* entre dans les États du Pape, prend Reggio, Bologne, le fort Urbain, Ferrare, tourne rapidement vers Livourne, y met garnison et force le roi de Naples et le Pape à signer un armistice.

Au bruit de ces succès, l'Empereur avait formé une nouvelle armée confiée au général *Wurmser*, qui part le 29 juin, partage ses troupes en deux corps, dont l'un arrive par la droite du lac de Guardia, à Brescia, d'où il menace *Bonaparte*, tandis que *Wurmser*

ARMÉE
D'ITALIE.
12 avril 1796.
(23 germ. an IV.)

16 avril.
(26 germinal.)

22 et 25 avr.
(3 et 6 floréal.)

29 avr. 5 mai.
(10 et 16 floréal.)

8 mai.
(19 floréal.)

Bataille de
Lodi.
10 mai.
(21 floréal.)

19 au 27 juin.
(1 au 9 mess.)

ARMÉE
D'ITALIE.

descendant par la gauche du même lac avec l'autre division, se porte sur Mantoue. Prompt à se décider, *Bonaparte* lève le siège, se dirige vers le premier corps, le défait complètement, revient sur *Wurmser*, qu'il bat à Castiglione, ne lui laissant d'autre ressource que les gorges du Tyrol où il cache les débris de son armée. Rétablir le blocus de Mantoue, et, sans perdre haleine, retourner sur *Wurmser*, campé près de Bassano, le battre encore, après s'être emparé de Roveredo, Trente et Lavis, telle est la suite que *Bonaparte* donne à sa victoire de Castiglione. Le seul asile du général autrichien était Mantoue; il ne pouvait s'y réfugier qu'en bravant mille dangers qui rendaient cette résolution désespérée. Il l'exécute, triomphe des obstacles, et après plusieurs combats il entre dans la ville assiégée, dont il prolongea la résistance; ce qui donna le temps à l'Empereur de former une troisième armée commandée par le général *Alvinzi*, qui descend en Italie au commencement de novembre, et après plusieurs engagements est défait au combat long et sanglant d'Arcole, où la victoire, long-temps disputée, ajouta de nouveaux lauriers à ceux de *Bonaparte*.

Bataille d'Arcole, qui dura trois jours, les 15, 16 et 17 nov. 1796. (25, 26 et 27 brumaire an V.)

Alvinzi se retire vers le Tyrol et la Brenta, y répare ses pertes, et se montre au bout de deux mois pour éprouver à Rivoli, à la Corona, deux défaites humiliantes, à l'issue desquelles son armée fut détruite. *Provera*, un de ses généraux, veut, avec six mille hommes, entrer dans Mantoue; mais sous les murs de cette place il met bas les armes.

Mantoue se rend. *Bonaparte* s'avance contre les troupes du Pape, dont l'armistice était rompu, prend Faenza, Ancône et Lorette. La paix qu'on lui demande, et dont il dicte les conditions, met un terme à ses victoires, et suspend, pour quelques mois, la plus belle des campagnes de la révolution. Les événemens se succédèrent avec une telle rapidité en Italie, pendant cette année et la suivante; ils ont ensemble une liaison si étroite, que nous nous croyons obligés de les renfermer dans un même cadre.

Trois

Trois armées avaient inutilement, dans le courant de l'année précédente, lutté contre celle de *Bonaparte*, qui semblait devoir être épuisée de fatigue et rassasiée de gloire. Une quatrième armée se prépare en Autriche, se forme, se met en marche, arrive au nord de l'Italie sous la conduite de l'archiduc *Charles*, qui venait de sauver son pays sur les bords du Rhin. La campagne recommence au mois de mars : les Français poursuivent les Allemands, qui fuyaient à leur approche ; passent les Alpes, prenant sur leur route Udine, Palma-Nuova, Gradisca, Goritz, Trieste ; arrivent à quelque distance de Vienne, s'arrêtent à Léoben, où la paix leur est demandée. On en signe les préliminaires dans les environs, au château de Neuwald : le traité définitif fut conclu à Campo-Formio, près d'Udine, le 17 octobre suivant. Les généraux associés à la gloire de *Bonaparte*, dans cette campagne, sont, *Berthier*, *Masséna*, *Augereau*, *Lanne*, *Murat*, *Joubert*, *Gardane*, *Vaubois*, *Saint-Hilaire*, *Sahuguet*. Nous rappellerons leurs actions dans le tableau qui suivra ce Précis.

14 avr. 1797.
(25 germ. an V.)

Après les préliminaires de Léoben les troupes françaises évacuèrent entièrement le territoire autrichien, et sortant du Tyrol, de la Carinthie, de la basse Carniole, refluèrent en Italie.

Pendant que *Bonaparte* signait les préliminaires de Léoben, le sénat de Venise armait cinquante mille paysans, qui égorgèrent plusieurs garnisons de Français à Vicence, à Véronne, au fort Chiozza. Le général français vole à Palma-Nuova, y publie un manifeste contre la République vénitienne, sur le territoire de laquelle nos troupes entrèrent, et Venise fut obligée d'ouvrir ses portes au général *Augereau*.

Bonaparte avait, par le traité de paix, cédé à l'Empereur les provinces de l'État vénitien situées sur la rive gauche de l'Adige, et nous acquérions par le même traité les îles de la mer Ionienne, qui appartenaient à Venise. Pour en prendre possession on envoya à Corfou un corps de troupes sous les ordres du général de division *Gentily*, et du général de brigade *Baudin la Salcette*. Ce corps fut

Expédition
de la division
française du
Levant.

18 mai.
(23 prairial.)

DIVISION
DU LEVANT.

appelé *la division du Levant*. Ces troupes s'embarquèrent à Molamaco, le 20 prairial an V (8 juin 1797), sur l'escadre arrivée de Toulon et commandée par le vice-amiral *Bruix*. Les troupes esclavonnes en garnison à Corfou témoignèrent d'abord quelque mécontentement, mais on ne tarda point à les apaiser. Plusieurs mois après, on renforça la division du Levant de quelques corps qui s'embarquèrent à Molamaco sur des vaisseaux marchands. Le général *Chabot* remplaça le général *Gentily*, trop âgé pour un service actif. L'artillerie était commandée par le général *Verrières*, et le génie par le colonel *Pascal-Vallongue*, qui passa bientôt après à l'armée d'Orient. Le gouvernement républicain fut organisé. Il était recommandé au chef de l'expédition d'entretenir la bonne intelligence entre les Français et *Ali*, pacha de Jannina (1), qui pouvait nous être utile, si l'Empereur ottoman nous déclarait la guerre. *Ali*, qui, de son côté, avait des vues ambitieuses et le projet de recourir aux Français pour en assurer la réussite, voulait se lier avec nous. Mais il se refroidit bientôt dès qu'il vit que nous n'avions point assez de troupes pour l'appuyer dans sa révolte. Nous verrons dans le précis de la campagne suivante l'issue de cette expédition, dont le récit appartient à l'an VII.

Résultats.

Jamais campagne n'offrit plus de résultats que celle de *Bona-parte* en Italie, et ne produisit plus de changemens.

Le Pape perdit ses provinces septentrionales; le roi de Sardaigne la Savoie et plusieurs points importans. L'antique constitution de Venise fut abolie, et les Sept-Iles constituées en gouvernement républicain. Les duchés de Milan, de Modène, de Parme et de

(1) Jannina, résidence d'*Ali*, est l'ancienne Cassiopée, et la province où se trouve cette résidence était la Thessalie, si célébrée par les poètes.

Mantoue changèrent de maîtres. L'autorité patriciale de Gênes fut remplacée, le 5 fructidor (septembre 1797), par la République Ligurienne. On vit d'abord les Républiques Transpadane et Cispadane; mais elles furent bientôt réunies en une seule, sous le nom de République Cisalpine, formée de la Lombardie autrichienne, de plusieurs villes de l'État de Venise situées sur la rive gauche du Pô, de quelques districts sur la rive droite, et du duché de Modène.

ARMÉE D'ALLEMAGNE.

Situation.

LES armées françaises sur le Rhin, depuis la frontière de Hollande jusqu'à la Suisse, consistaient en trois corps principaux : le premier défendait l'Alsace et le pays de Porentrui; le second s'étendait à la gauche du Rhin, du pays de Clèves aux bords de la Nahe, à la droite du fleuve; et de Dusseldorff à la rivière de Wupper. Le troisième était destiné à protéger la Hollande. Les armées impériales se partageaient en deux corps : l'un, sous les ordres de l'Archiduc *Charles*, qui n'avait pas encore la réputation qu'il a depuis acquise et méritée; l'autre, commandée par le maréchal de *Wurmser*. Une armée de soixante-dix mille Prussiens ou Hessois, sous le duc de *Brunswick*, campait le long du Weser pour protéger la neutralité du Nord de l'Allemagne, stipulée entre le roi de Prusse et la France.

Nos troupes s'étendaient de Strasbourg à Dusseldorff. Depuis Spire jusqu'au dessous de Coblantz, les Autrichiens occupaient les deux rives du Rhin, en ayant eu soin de s'assembler près de Mayence, devant laquelle la ligne des Français se trouvait plus faible, parce qu'ils avaient porté leurs forces sur les deux extrémités de la ligne. On voit que chaque puissance, avec le projet d'une invasion, voulait attaquer la partie faible de son ennemi.

ARMÉE
D'ALLEM.

Jourdan commandait au Nord les troupes françaises, *Moreau* celles du Sud; *l'Archiduc*, frère de l'Empereur, était à la tête des Impériaux.

Événemens.

La campagne s'ouvre au mois de juin 1796 (prairial an IV). Les Français reprennent les hostilités, repoussent, d'un côté, dans le Hunsrück, les alliés de leur position; de l'autre, ils marchent de la Wupper sur la Sieg, enlèvent Siegsbourg, forcent l'ennemi d'évacuer le poste important d'Ukerath, s'emparent des formidables retranchemens d'Alten-Kirchen, et s'ouvrent une route jusqu'à la Lahn. L'Archiduc, avec toutes ses forces réunies, s'avance sur Mayence, pousse nos troupes jusques dans les lignes de Dusseldorf; mais ses succès sont interrompus par les échecs qu'éprouve sa droite au-delà de la Sieg. Il y court, répare ses pertes; et déjà sa gauche réclamait son appui. Le général *Wurmser* la quittait pour aller en Italie se mesurer avec *Bonaparte*. *Moreau* profite de ce départ. Après avoir chassé les Impériaux de la position qu'ils occupaient entre Franckenthal et le Rehut, il passe le Rhin près de Kehl, repousse les corps envoyés du Mein, s'avance dans la Forêt Noire, bat à Etlingen l'Archiduc accouru du Nord pour s'opposer à ses succès, menace la Souabe, force à la retraite l'armée de *Condé*, réduit trois princes de l'Empire, le duc de *Wurtemberg*, le margrave de Baden et l'électeur de Bavière, à demander la paix, et porte la terreur au cœur de l'Allemagne. *Jourdan* avait repris le cours de ses opérations. Il dirige les troupes qu'on lui envoie, bat les Autrichiens, prend Francfort, marche en Franconie et menace, au nord, Ratisbonne, dont *Moreau* s'approchait par le sud. Dans cette position critique, l'Archiduc, après avoir garni de troupes les forteresses du Rhin, se décide à se retirer devant *Moreau* sur le Necker et le Danube. *Wartensleben* en fait autant devant le général *Jourdan*, et se jette vers la Bohême, au travers de la Franconie.

juin 1796.
(prairial an IV.)

14 juin.
(26 prairial.)

L'Archiduc suit la rive gauche du Danube, traverse ce fleuve à Donawerth, brûle ses ponts, et feint de se camper sur la rive droite; *Moreau* s'y transporte, au grand contentement du Prince, qui, après avoir laissé des troupes pour défendre le passage du Leck, descendait le Danube avec rapidité: il le passe à Neubourg, et se trouve à la droite de *Jourdan* qui faisait face à la Naab, au-delà de laquelle était *Wartensleben*. L'aile droite de *Jourdan* est battue: attaqué lui-même de front, il ne peut couvrir le flanc de son armée, que le jeune prince harcelle et dépasse sans cesse avec une étonnante activité, lui enlevant ses magasins, ses ressources, et le forçant à une retraite pénible dans les chemins les plus difficiles. Sept colonnes s'étaient avancées pour l'envelopper; *Jourdan* leur échappe, mais il est battu par des troupes si supérieures en nombre.

Cette opération effectuée, l'Archiduc revient sur les derrières de *Moreau*, qui, par ses succès et en menaçant Ratisbonne, avait long-temps espéré de dégager l'armée de Sambre-et-Meuse. Le prince arrive trop tard. Après avoir tout tenté pour sauver *Jourdan* et rappeler l'Archiduc, *Moreau*, se voyant séparé de la France, enveloppé de tous les côtés, sans point d'appui, sans communication, exécute sa retraite, et dans cette marche rétrograde, poursuivie par un ennemi supérieur en force, par un général habile, l'armée française harcelée sans cesse, bat les Autrichiens à Ravensburg et à Bussen; et quoiqu'affaiblie par les combats précédens, remporte une victoire complète à Biberach, dans laquelle elle fait cinq mille prisonniers et enlève plusieurs drapeaux aux Autrichiens, étonnés d'être battus par une armée qui semblait fuir devant eux. Les combats de Steinhausen, de Willengen, de la gorge d'Enfer, gagnés par nos troupes, suivent la bataille de Biberach, et rendent la retraite glorieuse. Après avoir triomphé de tous les obstacles, et au moment où le prince *Charles* atteignait Offenbourg, *Moreau* rejoint la frontière avec son bagage et ses canons. Il avait mené

ARMÉE
D'ALLEM.

ARMÉE
de l'An IV
1795

5 sept. 1795.
(17 fruct. an IV.)

30 septembr.
(9 vend. an V.)

2 octobres.
(11 vendém.)

ARMÉE
de Rhin et
Moselle.

son armée des bords du Rhin à ceux de l'Iser (1), il la ramena victorieuse de l'Iser au Rhin. Il voulut d'abord rester dans le Brisgaw; mais après plusieurs affaires sanglantes, il fut forcé de repasser le Rhin. L'Archiduc prit Kehl et le pont d'Huningue.

Sous *Moreau* servaient *Desaix* et *Saint-Cyr*, qui prirent Offenbourg (8 messidor), contribuèrent au gain de la bataille de Renchen, au combat d'Oss, à celui de Rastadt, d'Heidenhem, au succès de l'attaque d'Ingolstadt; le général *Sainte-Suzanne*, qui repoussa l'ennemi d'Urtaffen, aida à le battre à Renchen; *Férino*, qui gagna le combat de Ramlach.

ARMÉE
de Sambre et
Meuse.

Sous le général *Jourdan* se distinguèrent *Bernadotte*, au passage du Rhin près de Neuwied, au combat de Limbourg qu'il gagna, à Newmark, qu'il prit, etc. : *Kleber*, qui s'empara de Friedberg et de Francfort, battit les Autrichiens à Rednitz; *Lefebvre*, qui les mit en fuite à Willerdorf, à Butzbach, à Camberg, à Friedberg, à Koenighofen; *Colaud*, *Vandamme*, *Ney*, *Soult*, etc.

Résultats.

Sur les bords du Rhin, nos troupes acquirent plus de gloire que d'avantages réels. Nos deux armées étaient riches de plusieurs victoires : l'une avait fait une retraite savante sans éprouver de perte; l'autre avait essuyé des échecs, et toutes deux se trouvaient, à leur retour, dans la même situation où elles étaient au commencement de la campagne.

(1) L'Iser prend sa source aux confins du Tyrol et de la Bavière, coule du sud au nord, passe par Munich et Landshut, et se jette dans le Danube.

§ IV.

ÉVÉNEMENS DE L'AN VI.

Vendémiaire an VI (Octobre 1797). --- Frimaire an VII (Décembre 1798).

L'AN VI, considéré sous un rapport militaire, présente des évènements isolés les uns des autres. Comme presque tous ont été la cause ou le prétexte d'une seconde coalition contre la France, nous allons les rapporter suivant l'ordre chronologique dans lequel ils sont arrivés.

Le traité de paix définitif conclu entre *Bonaparte* et quatre plénipotentiaires de l'empereur, roi de Bohême et de Hongrie, à Campo-Formio, indiquait (par l'article 20) un congrès à Rastadt pour s'occuper des moyens de rétablir la paix entre le Gouvernement français et l'Empire germanique. Les puissances d'Italie devaient entrer dans le plan de pacification; il ne restait plus à la France qu'un seul ennemi: c'était l'Angleterre. On prend la résolution de rassembler contre elle une armée qui devait porter le nom d'*Armée d'Angleterre*. Le roi de la Grande-Bretagne publie contre le gouvernement directorial, et répand avec profusion dans toute l'Europe, un manifeste daté de Westminster.

Bonaparte, *Treillard*, *Bonnières* se rendent à Rastadt vers la fin de brumaire. Le premier en revient presque aussitôt pour présenter au Directoire la ratification donnée par l'Empereur au traité de Campo-Formio. Il est désigné pour commander l'armée d'Angleterre.

Pendant que d'un côté la France s'occupait de pacifier le Continent, et paraissait vouloir réunir contre son ancienne ennemie

17 oct. 1797.
(26 vend. an VI.)

Décret du 5
brumaire.

28 octobre.
(7 brumaire.)

27 novembre.
(16 frimaire.)

28 déc. 1797. (8 niv. an VI.) tous les moyens en son pouvoir, on assassinait à Rome le général *Duphot*; on assiégeait le palais Corsini, donné à la légation française, et l'ambassadeur *Joseph Bonaparte* était obligé de se réfugier à Florence.

9 janv. 1798. (20 nivosc.) Deux colonnes de troupes françaises se mettent en marche sur Rome. Le général *Berthier* entre dans le château Saint-Ange. L'indépendance du peuple romain est reconnue. On forme une république de tout le territoire resté au souverain pontife d'après le traité de Campo-Formio. Le pape *Pie VI* sort de ses états pour n'y plus rentrer.

18 janv. 1798. (29 niv. an VI.) Vers le même temps, les Corses insurgés taillaient en pièces une partie des troupes commandées par le général *Vaubois* qui voulait réprimer la sédition. *Berthier* lui envoie 1500 hommes, qui s'embarquent à Gênes et font rentrer les rebelles dans le devoir.

Invasion de la Suisse. Tandis que ces événemens se passaient au Midi, le pays de Vaud ayant eu recours, pour un objet d'administration, au Gouvernement français qui remplaçait les ducs de Savoie, cette réclamation occasionna des discussions entre le sénat de Berne et le Directoire. On prit des mesures défensives qui se changèrent bientôt en hostilités. Le général *Ménard*, à la tête d'une colonne de l'armée d'Italie, traverse le territoire de Genève pour venger l'attentat commis contre son aide-de-camp *Autiez*, sur lequel un détachement des troupes bernoises, commandé par *Weiss*, avait tiré, sans respect pour le caractère d'envoyé dont il était revêtu. Les deux hussards qui escortaient cet officier avaient même été tués. Berne désavoue cet attentat. Une diète extraordinaire, convoquée à Araw, insulte le Gouvernement français. La guerre commence.

du 1^{er} au 5 mars. (11 et 13 vent.) Le général *Brune* commande en chef nos troupes. Le général *Schawembourg*, à la tête de dix-sept mille hommes, passe l'Aar, s'empare de Soleure, prend d'assaut Fribourg, et s'avance pour opérer sa jonction avec *Brune*. Les troupes bernoises, qui défendaient le poste de Juminé, se replient sur Berne. Cette ville est bientôt obligée de capituler, et dès ce moment son antique gouvernemen-

vernemen-

vernement fut dissous. On vit successivement tomber au pouvoir des Français les villes de Lucerne, de Glaritz, de Schwitz, de Sion. Les cantons de Glaritz et de Schwitz capitulèrent; les soixante-treize communes de l'Argovie se détachèrent du canton de Berne: le pays de Saint-Gall, le canton de Zurich, la Turgovie se constituèrent en gouvernement républicain. Les Suisses, qui luttaient encore, sont vaincus: l'ossuaire de Morat, monument de la défaite des Bourguignons, est détruit, et les Français occupent l'Helvétie.

Il résulta de cette expédition que la petite république de Mulhausen, alliée des Suisses et enclavée dans l'Alsace, fut réunie à la France ainsi que Genève, dont on fit, avec des annexes, le département du Léman. Un résultat plus important, plus avantageux pour les Français, dans le cas où la guerre serait continuée, était la possession de la Suisse par nos troupes qui, de ce pays, pouvaient combiner leurs opérations avec les armées du Rhin et d'Italie, entrer dans le même plan, et concourir au même but.

Pendant que nos troupes entraient dans la Suisse, il se passait à Vienne un événement de nature à altérer, entre le cabinet autrichien et celui de Paris, la bonne intelligence. Le 24 germinal, les habitans de Vienne voulurent célébrer l'anniversaire d'une époque où les volontaires de l'Autriche s'étaient armés pour défendre leur capitale, menacée par l'approche des Français. Le général *Bernadotte*, ambassadeur de France, instruit de cette espèce de provocation, voulant le même jour célébrer les victoires de nos troupes, fait arborer le drapeau tricolor: la multitude demande qu'il soit enlevé; le palais de l'ambassadeur est forcé.

Au moment où cette nouvelle arriva, *Bonaparte* était près de se rendre à Toulon pour une expédition dont les préparatifs avaient été faits secrètement à la faveur du projet de descente en Angleterre. Dans cette ville se rassemblait une armée formée de soldats aguerris, commandés par des généraux habiles. *Bonaparte* partit de Paris pour en prendre le commandement en chef. L'escadre française, sous les ordres de l'amiral *Brueys*, sortit de Toulon pour aller

du 30 avr. au
7 mai 1798.
(11 et 18 floréal
an VI.)

Résultats de
l'invasion de
la Suisse.

15 avril.
(24 germinal.)

4 mai.
(15 floréal.)
18 mai 1798.
(29 floréal an VI.)

conquérir l'Égypte. Comme cette expédition n'a point de liaison directe avec la guerre continentale, ni avec les campagnes dont nous offrons le précis, nous la regardons comme un épisode, et nous en présenterons le récit à la fin de cet ouvrage.

Les Anglais bombardèrent Ostende et débarquèrent, entre cette ville et Blackembourg, quatre mille hommes qui furent tous pris ou tués. Après cette tentative inutile, ils canonnèrent le Havre sans plus de succès.

25 mai.
(4 prairial.)

3 juillet.
(15 messidor.)

Le 15 messidor les troupes françaises prirent possession de la citadelle de Turin, d'après une convention faite avec le roi de Sardaigne.

14 août.
(27 thermidor.)

Le 27 thermidor, l'Empereur et le roi de Naples conclurent un traité d'alliance offensive et défensive. Le premier devait fournir soixante mille hommes au second, qui s'engageait à en tenir trente mille sur pied.

6 avril 1799.
(17 ger. an VII)
25 et 25 août.
(6 et 8 fruct.)

Une insurrection s'était manifestée, le 17 germinal, dans le midi de l'Irlande. Profitant de cette circonstance, le Directoire envoie dans cette île, sous les ordres du général *Humbert*, des troupes qui y débarquent et s'emparent de Killala; elles attaquent le général *Lack* à Castlebar et le poursuivent jusqu'à Tuam. Trop faible pour se soutenir, cette petite troupe, qui n'était que l'avant-garde d'une armée contrariée dans sa navigation, fut facilement enveloppée et se rendit.

27 jan. 1799.
(8 pluviôse.)

On continuait de négocier à Rastadt; mais la conduite du Directoire et celle du cabinet autrichien n'annonçaient pas le désir d'abrégier les négociations. Le général *Goulu*, par ordre du Gouvernement français, continuait le blocus d'Ehreinbreistein qui fut contraint de se soumettre (8 pluviôse an 7.) Les plénipotentiaires formaient de nouvelles demandes à mesure qu'on accordait les premières; on évitait de traiter le but principal, et de longues et interminables discussions s'établissaient sur des objets, ou peu importants ou secondaires, dont on n'aurait dû s'occuper qu'en dernier ressort, tels que le paiement des dettes, les péages sur le

Rhin et les mutations de propriétés des individus possessionnés sur la rive cédée à la France. Le principe accordé, de nouvelles difficultés survenaient sur le mode d'exécution : des notes tardives et le plus souvent insignifiantes ou évasives étaient données par les plénipotentiaires de l'Autriche aux demandes les plus précises, adressées par le Gouvernement français, relativement aux armemens de la Russie et à la marche des troupes de cette puissance.

L'Angleterre cependant profitait de ces lenteurs : elle sentait le besoin d'alliés. Il lui fallait former contre nous une nouvelle coalition. Pour réussir dans ce projet, elle envoie dans plusieurs cours souveraines des agens diplomatiques, empêche la reine de Portugal d'entrer dans la pacification, cherche sur les limites de l'Europe une puissance étrangère aux orages qui désolaient cette partie du monde, et parvient à faire déclarer la Russie contre nous. Mais séparée de la France par un intervalle difficile à franchir, la Russie ne pouvait inspirer de grandes craintes tant qu'une puissance intermédiaire n'ouvrirait point un passage libre à ses troupes et ses ports à ses flottes. Cet obstacle est aussitôt aplani que prévu, et la Porte, cette ancienne alliée des Français, entre dans la nouvelle coalition, qui paraît mieux combinée que la précédente et plus redoutable. On ne connut le parti que prenait la Russie que par les bruits qui se répandaient de la marche des Russes, et par l'acceptation que fit Paul I.^{er} du titre de grand-maître de l'ordre de Malte, titre qui lui fut offert par l'Angleterre pour l'engager à reprendre l'île, chef-lieu de cet ordre, tombée au pouvoir des Français.

Au bruit de l'expédition d'Égypte, le cabinet de Londres voyant que la France était privée d'un nombre considérable de soldats d'élite, de *Bonaparte*, et de ses compagnons d'armes illustrés dans les champs de l'Italie, crut que le moment favorable était arrivé. La probabilité de l'affaiblissement de nos armées, soit par une guerre longue, soit par l'envoi de troupes en Égypte, fut un des motifs qui promettait d'autant plus de succès, qu'il offrait à la fois un grief

en octobre.
(vend. au VII.)

contre nous dans l'invasion préméditée, et l'espoir de nous attaquer plus facilement en Europe.

L'inactivité du congrès de Rastadt donnait à l'Empereur le temps de faire ses préparatifs, aux Russes celui d'arriver, lorsque, le 12 pluviôse an VII, les plénipotentiaires français déclarèrent qu'ils ne remettraient ni ne recevraient aucune note, qu'on n'eût répondu d'une manière cathégorique sur la marche des Russes. Ils remirent en même temps une note dans le même sens à l'envoyé de l'Empereur, en lui donnant, pour répondre, un délai de quinze jours. Dans le mois de ventose, les troupes françaises passèrent le Rhin. Le général en chef *Jourdan*, dans sa proclamation du 11 adressée à son armée, déclare qu'il ne marche que pour forcer l'empereur d'Allemagne à ne pas recevoir les Russes, assurant que, dès que ceux-ci se seront retirés, il s'arrêtera. Dès le même jour, les plénipotentiaires français donnèrent communication au congrès, du passage du Rhin, d'une proclamation du Directoire et de celle du général *Jourdan*, ajoutant que ce n'était qu'une mesure de sûreté nécessitée par la marche des Russes; ce qui n'empêcherait pas de continuer les négociations.

6 déc. 1798.
(16 frim. an VII)

Par sa lettre
du 3 frim.

Trois mois avant cet événement, qui semblait devoir amener une rupture prochaine avec l'Autriche et l'Empire, la guerre avait été déclarée, sur la proposition du Directoire, par les Conseils formant le Corps législatif, aux rois de Naples et de Sardaigne. Le premier y avait donné lieu par son agression, ses troupes étant entrées sur le territoire de la République romaine. Le général *Mack*, leur commandant, avait sommé le général français *Championnet* d'évacuer les terres du Pape envahies postérieurement au traité de Campo-Formio. Quant au roi de Sardaigne, il n'avait fait aucun acte apparent qui pût justifier la déclaration dont il était l'objet; mais les justes méfiances que le Gouvernement français devait avoir sur les dispositions de l'Autriche, dont les troupes étaient entrées dans les ligues grises, et qui filaient le long du lac Majeur, faisaient craindre leur réunion aux troupes piémontaises. On crut devoir la prévenir en accablant

d'abord ce faible ennemi, et en s'emparant d'un pays qui couvrait notre frontière, et maintenait notre libre communication avec la République cisalpine. Peut-être avait-on déjà le projet de le réunir, soit à cette République, soit à la France.

C'est par la campagne de Naples que nous commencerons le récit des événemens militaires de l'an VII.

PREMIÈRE CAMPAGNE DE L'AN VII.

Brumaire an VII (Octobre 1798). --- Ventose an VII (Février 1799).

Situation.

Le roi de Naples, alarmé du voisinage des Français qui occupaient les états du pape, avait mis son pays en état de guerre, et organisait contre nous une armée considérable : ce souverain adoptait les projets des Anglais, et s'il n'avait pas marché plus tôt contre nos troupes, c'est que les siennes n'étaient pas encore assez nombreuses. Seize mille Français occupaient un espace de soixante-dix lieues entre la Méditerranée et la mer Adriatique, dans le territoire de Rome, dont le gouvernement républicain venait d'être organisé. Devant eux était l'armée du roi de Naples : derrière, des préparatifs hostiles sur l'Adige et dans les Grisons. Les cours de Turin et de Florence leur causaient de justes inquiétudes ; enfin, les flancs de cette petite armée s'appuyaient sur deux mers couvertes de vaisseaux anglais et russes.

ARMÉE
DE NAPLES.

Événemens.

Telle était la situation critique dans laquelle se trouvaient nos troupes lorsqu'elles furent attaquées par une armée de soixante-dix

ARMÉE
DE NAPLES.

mille Napolitains divisée en quatre colonnes. L'une, de dix mille hommes, se porte sur Ascoli, où campait la gauche des Français; l'autre tombe sur le centre à Terni; la troisième arrive à Calvi par San-Germano, et la quatrième, la plus formidable de toutes, forte de quarante mille hommes, commandée par le général *Mack* et le roi de Naples, s'avance vers Rome, attaque la droite de notre armée. Huit mille hommes embarqués allaient occuper Livourne pendant que ces divers mouvemens s'opéraient. Le général *Mack* voulait rompre la ligne française, isoler les corps qui la formaient et les investir.

Macdonald qui commandait la droite, plus exposée aux efforts de l'ennemi, prit une position qui tout à la fois procurait la retraite en cas d'échec, assurait une communication facile avec les autres corps de l'armée, et tenait l'ennemi en respect, quelle que fût sa supériorité : il était retranché à Civita-Castellana. Le général *Mack*, voulant le forcer, l'attaque à Népi, où il est repoussé par le général *Kellermann* fils. Il passe le Tibre pour se placer entre l'aile et le centre. *Macdonald* l'attaque à son tour, le chasse d'Otricoli, s'empare de Calvi, et entre dans Rome après avoir pris quatre mille hommes et fait retirer l'armée de Naples. *Mack* fait une tentative pour dégager un corps de son armée restée par de là le Tibre; mais il échoue : et cette colonne, abandonnée aux ordres de *Damas*, poursuivie par plusieurs détachemens de notre armée, parvient, sous la conduite hardie et prudente de son chef, à Orbitello, où elle obtient une capitulation honorable, par laquelle il lui fut permis de s'embarquer sans être inquiétée.

Pendant que ces événemens se passaient à l'aile droite de notre armée, l'aile gauche obtenait plusieurs succès : le général *Championnet* se décide à l'invasion du royaume de Naples, et marche sur la capitale. L'ordre de suivre cette direction est donné aux commandans des corps de l'armée.

Le général *Rey* traverse les Marais-Pontins et prend Gaëte. *Macdonald* poursuit l'ennemi, entre dans San-Germano, et se

présente devant Capoue, qui devient la première condition d'un armistice demandé par les ennemis, offrant tout le royaume, excepté Naples. Cette trêve sauve le général *Championnet*, qui se trouvait dans un embarras extrême causé par la disette des vivres, le pillage de ses provisions, l'insurrection des habitans, et le défaut de communication entre les corps de son armée.

Près de Capoue se réunirent, pendant l'armistice, toutes les divisions de l'armée. Le centre y arriva sous les ordres du général *Lemoine* qui avait franchi les Apennins, et pris sur son chemin *Aquila* et *Civita-Ducale*. L'aile gauche, aussi heureuse, conduite par le général *Duhesme*, parut, après s'être emparé dans sa route de *Civitella* et *Pescara*; séparée des autres autres corps, elle avait causé des inquiétudes d'autant plus vives, qu'on n'en avait point eu de nouvelles, et qu'on la savait entièrement isolée.

L'armistice expiré, les *Lazzaroni* se révoltèrent à Naples contre le général *Mack*. Les patriotes napolitains appellent les Français, qui deviennent maîtres de tout le royaume.

Résultat.

La conquête de Naples fut le résultat de cette campagne, dans laquelle soixante-dix mille hommes furent constamment vaincus par seize mille.

DEUXIÈME CAMPAGNE DE L'AN VII.

Ventose an VII (Mars 1799). --- Ventose an VIII (Mars 1800).

Situation.

ON avait le projet de reprendre la campagne sur toute la ligne depuis le golfe de Venise jusqu'au Mein. Les lenteurs du congrès de Rastadt faisaient prévoir que la paix ne serait pas de longue durée. La plus grande incertitude régnait encore lorsque, le 7

25 fév. 1799.
(7 vent. an VII.)

ventose, le général *Jourdan* envoie un officier français au château de Rastadt pour annoncer que le passage du Rhin devait s'effectuer par l'armée sous ses ordres: il n'était plus permis de douter de l'arrivée des Russes, et la prudence ainsi que la sûreté, justifiaient cette mesure. Pendant les délibérations qu'elle occasionna entre les plénipotentiaires de Rastadt, les deux partis se préparèrent à la guerre. Une armée autrichienne s'assemble entre l'Inn et le Leck, sous les ordres de l'Archiduc. L'avant-garde de l'armée russe entrâit sur les terres de l'Autriche. Une seconde colonne, forte de quarante mille hommes, était sur les frontières de la Gallicie.

De leur côté, les Français se réunissaient en Italie et vers l'Allemagne. *Jourdan* commandait l'armée du Danube, ayant sur sa droite, en Suisse, une armée aux ordres de *Masséna*; et sur sa gauche, une autre commandée par *Bernadotte*.

Le général *Mélas* avait soixante mille Autrichiens en Italie; le général *Bellegarde* vingt-quatre mille dans le Tirol, et le général *Hotze* trente mille dans les montagnes des Grisons. Ces troupes devaient être augmentées par cent mille Russes annoncés depuis long-temps.

Maîtres de la Suisse qu'ils occupaient et de l'Italie, à l'exception de la partie située sur la rive orientale de l'Adige, les Français, divisés en trois armées, pouvaient, une fois réunis, faire trembler Vienne. C'était le plan de campagne; mais il échoua, parce que l'étendue des moyens ne répondit pas à la grandeur de l'entreprise. Les forces des ennemis étaient dans une proportion triple des nôtres.

ARMÉE
DU DANUBE
ET
D'HELVÉTIE.
1, 6 mars 99.
(11 et 16 ventose.)

Événemens.

L'armée du Danube, sous les ordres de *Jourdan*, passe le Rhin par Kehl et Bâle le 11 ventose, et le 16, elle prend position au débouché des montagnes noires du côté de la Souabe. Le même jour l'armée d'Helvétie, sous les ordres de *Masséna*, commence son mouvement, se dirige à la fois sur toutes les parties du territoire grison;

grison, devant occuper, sur sa droite, les côtes de la vallée de l'Adige et celle de l'Inn; et sur sa gauche masquer, par un corps porté sur Feldkirck, les débouchés du Voralberg. En peu de jours le Rhin est passé sur tous les points. *Bernadotte* s'avance dans le Palatinat, bloque Philisbourg, et fait les préparatifs du siège que le général *Marescot* devait conduire. L'avant-garde française, commandée par *Vandamme*, passait le Hornberg, suivie de la colonne du centre; celle de gauche était à Freindenstadt, sous les ordres de *Saint-Cyr*; et la droite, conduite par *Férino*, marchait par les villes forestières de Rheinfeld et de Waldshut. L'Archiduc, dont les troupes campaient sur la rive droite du Leck, et dont le quartier général était à Friedbourg, passe le Leck du 4 au 5 mars (15 ventose), et prit sur l'Inn, parallèlement à la ligne des opérations des Français, une position qui réunissait l'offensive à la défensive.

Pour assurer sa communication par Schaffouse avec l'armée qui était en Suisse, *Jourdan* se presse d'occuper des positions avantageuses, voyant que l'armée autrichienne voulait tenir une ligne moyenne entre le Danube et le lac de Constance. D'après tous ces mouvemens réciproques, les armées opposées se trouvaient en présence, dans des positions parallèles, depuis les bords du Danube jusqu'à la mer Adriatique.

Masséna marche sur Ganz, s'ouvre le pays des Grisons, secondé du général *Oudinot*, fait prisonniers le général *Auffenberg* et une partie de ses troupes. Maître des Grisons, il voulait, pour communiquer avec *Jourdan* par Brégenz et Lindau, forcer les retranchemens de Feldkirck, dont se rapprochent *Jourdan* et l'Archiduc: le premier, pour favoriser l'attaque de *Masséna*; le second, pour la rendre inutile. Il y eut plusieurs actions où les Français et les Autrichiens furent tour à tour victorieux; mais la position de Feldkirck resta à l'ennemi.

Pendant que la gauche et le centre de l'armée obtenaient quelques avantages, la droite, conduite par *Lecourbe*, s'avancait dans l'Engardines luttant contre tous les obstacles et battant complètement

ARMÉES
DU DANUBE
ET
D'HELVÉTIE.

15 mars 1799.
(25 vent. an VII.)

nuit du 7 au
8 mars 1799.
(17 et 18 vent.
an VII.)

ARMÉES
DU DANUBE
ET
D'HELVÉTIÉ.

l'ennemi qu'il avait rencontré à Sylva-Plana, à Martinsbruck, à Zeinest. Aidé des généraux *Loison* et *Dessoles*, il combine contre les postes du général *Laudon* une attaque générale. Il réussit, met en fuite les troupes autrichiennes, et rend les Français maîtres de la clé du Tyrol.

25 mars 1799.
(5 germ. an VII.)

Mais bientôt le prince *Charles* réunit ses forces pour écraser le général *Jourdan*; il le bat à Stockach et le force à faire sa retraite. Ce prince mit pied à terre et chargea lui-même à la tête des grenadiers. Les princes d'*Anhalt* et de *Furstemberg* conduisirent leurs colonnes : ce dernier y fut tué.

Bernadotte lève le siège de Philisbourg, au moment où les troupes défilaient pour attaquer les redoutes avancées et ouvrir la tranchée.

ARMÉE
D'ITALIE.

A cette époque les généraux *Championnet* et *Joubert* furent remplacés, en Italie, au refus de *Bernadotte*, par *Schérer*, que recommandait la victoire de Loano.

29 mars.
(9 germinal.)

Le général *Gauthier*, à la tête d'un corps de trois mille hommes, entre dans Florence, pendant que le général *Miolis* prenait possession de Livourne.

26 mars.
(6 germinal.)

Schérer rassemble son armée derrière Peschiera et Mantoue où il établit son quartier-général. On se résout à l'attaque dans un conseil de guerre : elle s'effectue par les divisions *Delmas* et *Grenier*. Après quatre heures de combat, on emporte à la baïonnette les redoutes, le camp retranché, les canons de l'ennemi, et les deux ponts sur l'Adige. Le général *Serrurier* chasse les Autrichiens et prend position à Rivoli. Au moment où la gauche de l'armée remportait ces succès, les divisions du centre, commandées par les généraux *Hatry* et *Victor*, et celles de la droite aux ordres de *Moreau*, battaient les alliés près de Vérone; mais le général *Dessoles* ayant été dans l'impossibilité d'opérer sa jonction avec *Lecourbe*, *Schérer* ne put compter sur les secours qu'il attendait de la Suisse et de la Valteline, et son armée se trouva trop inférieure en nombre. Il reçut du Directoire l'ordre de passer l'Adige et de se diriger sur Vérone. Il attaqua les Autrichiens pour les porter

vers la Brenta où ils perdaient l'avantage de leur position. *Kray* le repousse, et bientôt l'attaquant à son tour dans le camp de Magnano, sous les murs de Mantoue, il remporte une victoire signalée. La nécessité de sortir du Mantouan, la dispersion des garnisons, la réduction de notre armée, l'isolement des places et postes sur les deux rives du Pô, l'abandon des troupes de *Macdonald* dans le royaume de Naples, furent les suites désastreuses de cette défaite, qui ôtait en outre tous les moyens de communication avec Parme, la Toscane, la république Ligurienne, et enlevait tout appui du côté de la Suisse.

Telle était dans l'Italie supérieure la position de l'armée française. Vers le Tyrol *Lecourbe* s'était retiré dans l'Engadin; *Dessoles*, attaqué et repoussé par le général *Bellegarde*, effectuait sa retraite devant des forces supérieures; *Masséna*, réunissant le commandement des armées du Danube et de la Suisse, descendait le cours du Rhin.

Schérer passe le Mincio, l'Adda, l'Oglio. Il remet le commandement de l'armée au général *Moreau*, qui voit arriver du fond du Nord un ennemi précédé d'une réputation colossale. C'était le vieux général *Swarow*, qui venait commander l'armée austro-russe, composée de cent-dix mille combattans.

Pendant les discussions du congrès de Rastadt, la coalition se formait dans l'ombre et le mystère; l'empereur de Russie armait ses troupes et les faisait marcher vers l'Italie. La Porte Ottomane joignait ses forces à celles de ce prince, et la guerre allait recommencer sans aucune déclaration préalable. Ces deux souverains en paix avec la France, épousant sans aucun motif de plainte qui leur fût personnel, la querelle des ennemis de cette puissance, envoyaient contre elle des armées nombreuses.

Les Russes préludèrent à leur invasion de l'Italie par la reprise des îles Ioniennes. Cette conquête était facile : nos troupes, en nombre insuffisant et disséminées, se voyaient entourées d'ennemis puissans, parmi lesquels était *Ali*. Ce pacha avait reçu du Divan

ARMÉE
D'ITALIE.
Bataille de
Magnano.
5 avril 1799.
(16 germinal.)

25 avril.
(6 floréal.)

DIVISION
DU LEVANT.
Reprise des
îles Ioniennes.

DIVISION
DU LEVANT.

l'ordre de rassembler dix mille Albanais et de les conduire au camp ottoman près de Widdin. On devait les employer contre *Passwan-Oglou*. Le général *Chabot* dépêche son aide-de-camp vers *Ali* pour l'engager à ne pas se déclarer contre *Passwan*. Cette mission fut infructueuse. Sachant que le Grand-Seigneur se rangeait parmi nos ennemis, *Ali* combine contre nos troupes des mesures offensives. Il veut s'emparer par ruse de Prévéza; il établit un camp à Nicopolis. Bientôt même, violant le droit des gens, il retient l'adjutant-général *Rose* à qui il avait fait demander un entretien particulier. Ce fut la première hostilité. Le général *Chabot* ne recevait point de nouvelles de l'armée d'Italie, dont la division du Levant faisait partie. Cette division n'était que de trois mille deux cents hommes dispersés dans les forteresses des Sept-Isles, et dans les quatre arrondissemens continentaux : quelques troupes levées dans le pays s'étaient jointes à ces détachemens.

20 oct. 1798.
(29 vend. an VII)

Ali s'empara des hauteurs qui dominaient le fort Butrinto; mais les troupes turco-albanaïses en furent bientôt débusquées par les nôtres. Il y eut à Butrinto plusieurs combats dans lesquels nous eûmes l'avantage malgré notre infériorité; l'ennemi fut vainqueur

5 novembre.
(13 brumaire.)

à Nicopolis et à Prévéza. Nos détachemens se retirèrent à Corfou: les Manduchiotes se révoltèrent et furent battus. Le 14 brumaire

4 novembre.
(14 brumaire.)

Arrivée de
l'escad. Russ.

l'escadre russo-turque arriva. *Ouchakow* somma le commandant français de se rendre. Sur son refus, les alliés assiègent Corfou: la garnison fit plusieurs sorties audacieuses; le fort Saint-Laurent se défendit pareillement avec courage. Enfin, réduits à la dernière extrémité, les Français capitulèrent et sortirent avec tous les honneurs militaires (1).

Ali avait près de douze mille hommes, et le corps de Gallo-Grecs,

(1) Il fallait sept mille hommes de garnison pour défendre la place de Corfou, nous n'en avions que 1900. En 1716, le maréchal comte de *Shulembourg* résista pendant quarante jours contre vingt-cinq mille Turcs et Albanais; mais il avait plus de six mille soldats sous ses ordres.

commandé par le général *la Salcette* ne montait qu'à sept cents combattans. Malgré cette extrême disproportion, *la Salcette*, secondé par le capitaine du génie *Richemont*, défendit Nicopolis et le fort Sainte-Maure. Cet officier général fut fait prisonnier et transféré, avec ses compagnons d'infortune, à Constantinople où il arriva après avoir éprouvé les traitemens les plus cruels.

DIVISION
DU LEVANT.

Le fort Capsali, dans l'île de Cérigo, se rendit après une vive résistance faite par les officiers *Michel* et *Seret*, à qui les Russes accordèrent les honneurs dus à la bravoure. Ainsi furent reprises les îles Ioniennes, où nos troupes, abandonnées à leurs propres forces ne pouvaient, à une si grande distance de leur patrie, espérer d'être secourues à temps.

L'armée russe s'avancait sur deux colonnes; l'une, par les deux bords du lac de Guarda vers la république Cisalpine, et la colonne de gauche par le bas Pô, vers Ferrare.

ARMÉE
D'ITALIE.

Réduite à vingt-huit mille hommes, notre armée fut forcée d'abandonner Mantoue à ses propres forces et le pays situé entre le Mincio et l'Adda. *Swarow* passe l'Adda, nous bat à Cassano, et faisant la guerre à sa manière, s'acharne à notre poursuite, en dépassant plusieurs places fortes sans daigner les assiéger ni les faire investir.

Moreau s'arrête dans une position avantageuse. Couvert devant lui par le confluent du Pô et du Tanaro, il avait ses deux ailes défendues par Alexandrie et Valence. C'est là qu'il attend les secours envoyés par *Masséna*, le général *Macdonald*, qui venait du fond de l'Italie, et les troupes que lui promettait la France. *Swarow* tente vainement d'enlever ce poste important; mais il force nos troupes, sur la gauche, vers Casal. Après cet échec, les Français achèvent, pendant la nuit, leur retraite au-delà de Milan et du Tésin : ils évacuent les Grisons.

27 avr. 1799.
(8 flor. an VII.)

La Porte avait ouvert ses ports aux Russes. Au centre de la Lombardie, après le passage de l'Adda et l'évacuation de Milan, *Swarow* poursuivait quatre objets. 1.° Suivant à l'Est le cours de

ARMÉE
D'ITALIE.

ses opérations contre *Moreau*, il voulait le forcer d'abandonner le Piémont et la côte de Gênes; 2.^o au Midi, il pénétrait dans les vallées au-dessus des lacs, pour faciliter les mouvemens de la gauche de l'Archiduc; 3.^o à l'Ouest, *Kray* assiégeait Mantoue, le général *Kleneau* bloquait Ferrare et Bologne; 4.^o enfin, vers le Sud, *Swarow* avait détaché le général *Ott* pour aller au-devant de *Macdonald* s'emparer avant lui du passage des Apennins dans la haute Toscane, et intercepter toute communication entre ce pays et Gênes : le grand nombre de troupes à sa disposition lui permettait ces entreprises.

Moreau porta son quartier-général à Alexandrie, étendant les avant-postes de sa droite vers les Apennins pour favoriser la retraite de *Macdonald*. Contraint ensuite de se retirer à Coni, il abandonne à son antagoniste tout le bassin de l'Italie, et vient se camper à la vue des frontières de France. Maître du pays, *Swarow* avait à s'occuper de nous en interdire l'entrée, et de prendre toutes les forteresses que nous y avions laissées. Pour remplir ce double objet, il s'empare des différens débouchés des Alpes et des Apennins, se fraie une communication, par les Grisons et la Suisse, avec l'archiduc *Charles*, et fait assiéger à la fois Peschiera, Mantoue, Bologne, Turin, Ferrare, Tortone, Alexandrie.

Moreau se retire sur Gênes par le col de Tende, d'où il envoya une portion de son armée à *Macdonald* pour faciliter sa jonction. *Macdonald* partait du fond de l'Italie, laissant des garnisons dans les forts de Naples, dans les villes de Capoue, Gaëte, Pérouse, Ancône et dans Rome : prenant Orvietto et Sienne, il était près d'arriver, après avoir battu plusieurs corps autrichiens, traversé Modène, Reggio, Parme et Plaisance. Une fois réuni à *Moreau*, tous les deux enveloppaient *Swarow*. Là peut-être eût échoué la gloire de ce vieux général, et le sort de l'Italie eût été changé. Mais averti à temps, *Swarow*, qui ne prenait de repos que quand il ne lui restait plus rien à faire, vole de Turin à San-Giovani, dans les environs de Plaisance, près de la Trébia. Là, les deux armées se

Bataille de
la Trébia.
17 juin 1799.
(23 prair an VII)

battirent pendant trois jours, et la victoire se fixa sous les drapeaux russes. *Moreau*, à la même époque, forçait le général *Bellegarde* de repasser la Bormida et de lever le blocus de Tortone. Le bruit de cet avantage empêche *Swarow* de profiter de sa victoire; il vole à Tortone, et force *Moreau* de rentrer dans le pays de Gênes, après avoir repassé les Apennins. *Macdonald* achève sa retraite.

ARMÉE
D'ITALIE.

Effrayé du progrès des Russes, le Directoire forme une nouvelle armée vers les frontières occidentales du Piémont, et la confie à *Championnet*. *Joubert* fut désigné pour commander celle d'Italie. Ordonner à ce général de marcher contre *Swarow*; faire engager par *Masséna* une action générale pour profiter de l'affaiblissement de l'armée de l'Archiduc; opérer sur la rive droite du Bas-Rhin une division qui forçât ce prince à s'y porter au moment où lui-même devait être attaqué: tel fut, depuis Mayence jusqu'à Gênes, le plan d'agression médité et tenté par les Français.

Toutes les places d'Italie se rendirent; Tortone tenait encore: *Joubert* entreprend de la sauver; il marche sur Novi, y perd la vie dans une bataille sanglante. Nos troupes repoussèrent trois fois l'ennemi: une manœuvre heureuse du général *Mélas*, qui parvint à tourner la droite de notre armée, décida la victoire en sa faveur. *Moreau*, que *Joubert* avait prié d'assister au combat, prit le commandement de l'armée, la fit retirer dans les Apennins; elle se rallia insensiblement, et rentra dans ses anciennes positions. Le Directoire réunit l'armée des Alpes et celle d'Italie sous les ordres du général *Championnet*.

Bataille de
Novi.
15 août 1799.
(28 thermidor.)

Swarow, victorieux, prit Tortone. La reddition de cette place termina la campagne d'Italie, après laquelle le général russe porta la guerre dans la Suisse.

11 septemb.
(25 fructidor.)

Lecourbe et *Masséna* nous vengeaient des échecs que nous venions d'éprouver. Les événemens malheureux forcèrent ce dernier à se tenir sur une défensive active. Secondé des généraux *Lecourbe*, *Démont*, *Loison*, *Suchet*, *Ménard*, *Oudinot* et *Chabran*, il défendit

ARMÉE
D'HELVÉTIK.

ARMÉE
D'HELVÉTIÉ.24 mai 1799.
(5 prair. an VII.)25 mai.
(6 prairial.)27 mai.
(8 prairial.)28, 30 avr. et
1, 2, 5 mai.
(9, 11, 12, 15
et 14 prairial.)

pendant long-temps les têtes des vallées de l'Inn, de l'Adda, du Tésin et du Rhin. Plusieurs actions glorieuses se passèrent à cette armée : tels sont le combat de Keiserstul, où l'ennemi fut forcé de repasser le Rhin; celui de Frevenfeld, gagné par *Oudinot* et *Soult*, et dont le résultat fut l'évacuation de la rive gauche de la Thur par l'ennemi, et la prise de plus de deux mille hommes. La bataille de la Thur dans laquelle le général *Ney* fut blessé et qui resta indécise, malgré la supériorité de l'ennemi; enfin, les affaires de Rorbis, d'Airolo, de Schweitz, de Louesch, de Lax et d'Useren, où *Lecourbe* fut blessé.

Le 16 prairial, l'ennemi se porta sur toutes les positions de la ligne de Zurich; mais son attaque fut infructueuse. Plus heureux le 21 prairial, à l'affaire d'Albis-Rieden, il s'empara de ce village; mais le général *Soult* le fit reculer avec la 106.^e demi-brigade: telles sont les principales circonstances de la campagne d'Helvétie, la seule de l'an VII dont le début fut heureux. Le nombre de nos troupes n'y excéda jamais vingt-cinq mille hommes contre le double, sur un développement immense, dans un pays dont les difficultés isolaient presque toujours chaque partie de la défensive.

ARMÉE
GALLO-BATAVE.22 juillet au
30 nov. 1799.
(5 fruct. an VII
au 9 frimaire an
VIII.)

Les succès des alliés en Italie inspirèrent au cabinet de Londres l'idée d'une expédition contre la république batave. Des troupes levées dans l'Irlande nouvellement soumise furent rassemblées sur les côtes occidentales de l'Angleterre. De grands approvisionnements en tous les genres furent commandés.

Le Directoire batave chargea le général *Brune* de la direction des opérations militaires.

L'armée hollandaise, composée de dix-huit mille hommes, était formée de deux divisions. L'une, aux ordres du lieutenant-général *Daendels*, veillait à la défense des côtes, depuis la Haie jusqu'aux îles du Texel; la seconde, commandée par le lieutenant-général *Dumonceau*, gardait les côtes de la Frise, celles du pays de Groningue et l'Over-Yssel.

L'armée

L'armée française, obligée de secourir celle du Rhin, n'était forte que de dix mille hommes. Une division commandée par le général *Desjardin*, défendait la Zélande; et le reste des troupes, composées de recrues et de dépôts, étaient disséminées entre Nimègue et la côte.

ARMÉE
GALLO-BATAVE.

Telle était la situation défensive de la Hollande lorsque, le 5 fructidor an VII (22 août 1799), le Directoire batave instruisit le général *Brune* de l'apparition d'une flotte anglaise de cent quatre-vingts voiles mouillées devant la rade du Texel, sous les ordres de l'amiral *Duncan*, qui venait de sommer le commandant du fort du Helder de reconnaître le prince d'Orange. Le général *Brune* donna aussitôt l'ordre de rassembler, le long de la côte, les troupes de la division, et d'attaquer l'ennemi partout où il se présenterait.

Le 10 fructidor (27 août), dès le point du jour, les Anglais commencèrent à effectuer leur descente, non sans éprouver une vive résistance de la part des chasseurs bataves, qui, étant bien inférieurs en nombre, furent obligés de céder le terrain, après le combat de Groote-Keeten, dans lequel le lieutenant-colonel *Luck* fut tué. Ce premier succès donna à l'ennemi toute facilité pour s'étendre dans les Dunes. Ses forces augmentèrent tous les jours par la continuation du débarquement. Les troupes bataves se virent bientôt dans la nécessité d'évacuer le Helder, village important pour la défense de l'entrée de la rade du Texel. Le lieutenant-général *Ralph-Abercromby*, commandant en chef l'expédition, organise son armée. *Brune* fait marcher toutes les troupes disponibles vers la Nord-Hollande. Le 13 fructidor (30 août) la flotte hollandaise se révolte et se rend à l'amiral anglais. Le 15 (1.^{er} septembre), *Brune* arrive à Alkmaër, fait prendre position à son armée. Les jours suivans, *Vandamme* et *Dumonceau* se rendent avec leurs divisions respectives près du général en chef. Se voyant en mesure, *Brune* ordonne pour le 24 (10 septembre) l'attaque de Zip, digue le long

ARMÉE
GALLO-BATAVE.

Combat
d'Alkmaër.
10 sept. 1799.
(24 fruct. an VII)

de laquelle l'ennemi tenait une position formidable. A trois heures les colonnes s'ébranlent, *Dumonceau* attaque le centre, *Vandamme* la gauche, et les généraux *Daëndels* et *Barbou* conduisent les deux corps de droite. Cette tentative fut infructueuse ; l'armée Gallo-Batave fut vaincue, et l'ennemi constamment à couvert par la digue du Zip, perdit peu de monde.

Les 28 et 29 fructidor (14 et 15 septembre), trois divisions de troupes russes débarquèrent au Helder, et le duc *d'York* prit le commandement général des deux armées.

Bataille de
Berghen.

19 septemb.
(3e jour compl.)

On fortifiait le front de l'armée française et batave lorsque les travaux furent interrompus par une attaque générale des Anglo-Russes. A trois heures du matin deux colonnes russes, à la faveur d'un brouillard, tombent sur les avant-postes de la division de gauche ; l'avant-garde se vit obligée de se retirer sur Bergen. Le centre fut attaqué par le lieutenant-général *Dundas*. *Dumonceau* résistait lorsqu'une blessure le mit hors de combat. Bergen est emporté malgré les efforts de *Gouvion* ; mais ce général se réunit à *Vandamme*, qui ordonne une charge à la baïonnette. Le résultat de cette action hardie fut la reprise de Bergen : les Russes furent taillés en pièces dans leur fuite, par l'adjutant-général *Rostollant*. *Brune* et *Vandamme* profitent de ce succès et chassent les Anglais de Shorel, dont ils s'étaient emparés. Repoussés sur tous les points, les alliés furent forcés de rentrer dans leur retranchement de Zip.

Bataille des
Dunes de
Berghen.

Après ces combats on reprit les travaux pour fortifier la ligne. Le 10 vendémiaire an VII (2 octobre 1799), le duc *d'York* fit sortir de Petten dix bataillons et neuf escadrons anglais pour attaquer l'avant-garde française : cette colonne était commandée par *Abercombry*. Deux autres colonnes, l'une russe, aux ordres du major-général *Essen*, l'autre anglaise, commandée par *Dundas*, se présentèrent presque en même temps. Notre avant-garde fut obligée de se retirer sur Bergen devant des troupes si nombreuses,

L'ennemi avait l'avantage de conserver des masses et de se montrer partout, tandis que, pour lui faire face, nos troupes étaient obligées de se disséminer. Il faisait des progrès dans les Dunes : sa grande supériorité et les avantages des positions qu'il occupait triomphèrent du courage de l'armée gallo-batave et des mesures adoptées par nos généraux. Pour faire sortir le duc *d'York* de ses formidables retranchemens, *Brune* fait un mouvement rétrograde, et vient prendre une position, moins développée en avant du bourg de *Bewerwick*. Il s'y fortifiait lorsque, le matin du 14 vendémiaire (6 octobre), toute la ligne de l'avant-garde fut attaquée par les Anglo-Russes; ils s'emparèrent d'abord de *Kastricum*, dont ils ne tardèrent pas à être chassés par *Brune* et *Vandamme* qui les repoussèrent des Dunes. Le succès était complet lorsqu'une réserve des Anglais vint recommencer le combat. Le général *Brune* les fait chasser par les hussards bataves; les Anglais reculent, et *Vandamme* tombant sur leur infanterie décida la victoire. Les généraux *Boudet* et *Gowion* battirent de leur côté l'ennemi sur la gauche. Les alliés rentrèrent encore une fois dans leur position de *Zip*. *Brune* les suit, appuie son armée au *Zuyderzée* et à la mer du Nord, et prépare l'attaque. Mais le 23 vendémiaire (15 octobre), le duc *d'York* envoie proposer une suspension d'armes, pendant laquelle l'armée anglo-russe devait s'embarquer. Il donnait à entendre qu'un refus l'obligerait à inonder tout le pays. Après quelques conférences, le traité fut conclu et strictement exécuté. Le 9 frimaire (29 novembre) toutes les troupes alliées avaient évacué le territoire de la république Batave.

Pendant que les Anglais, profitant de nos revers, tentaient vainement d'opérer une diversion puissante au nord, *Swarow*, laissant *Mélas* en Italie avec des troupes autrichiennes pour achever l'expulsion des Français, se rend en Suisse pour y combiner son armée avec celle des Autrichiens; mais tandis qu'il est en marche, l'armée du Rhin feint de prendre l'offensive, et le général *Muller*, passe le Rhin. Le prince *Charles* y court, nous bat à *Manheim*,

ARMÉE
GALLO-BA-
TAVE.

Bataille de
Kastricum.
6 octob. 1799.
(14 vendém. an
VIII.)

ARMÉE
D'HELVÉTIÉ.

ARMÉE
D'HELVETIE.

Bataille de
Zurich.
26 sept. 1799.
(3 vendém. an
VIII.)

4 octobre.
(12 vendém.)

qu'il enlève de vive force. Cette diversion dégarnit l'armée russe. *Masséna* saisit cet instant, attaque *Korsakow*, remporte la victoire de Zurich et entre dans cette ville, l'épée à la main. Pendant qu'on poursuit *Korsakow*, *Lecourbe* vole aux débouchés du Saint Gothard, défendus par la faible division du général *Gudin*, et arrête *Swarow* qui les avait forcés. *Masséna* accourt; tous les deux forcent le général russe d'abandonner son artillerie, ses blessés, et de se retirer dans la vallée des Grisons. Battus à Glaritz par *Lecourbe*, les Russes perdent onze mille hommes. *Masséna* les poursuit encore, les rencontre entre la Thur et le Rhin, et les force à repasser ce fleuve. Trois fois dans cette journée, la ville de Constance fut prise et reprise : elle resta aux Français.

Swarow accusa les Autrichiens d'avoir causé la défaite de *Korsakow*, en l'abandonnant avant que l'armée d'Italie fût arrivée pour les remplacer. Indigné contre eux, il recueillit les débris de l'armée russe et les ramena dans la Pologne.

L'armée des Alpes était trop inférieure à celle des alliés pour les retirer des positions dans lesquelles ils resserraient l'état de Gênes, et pour leur ôter les moyens de s'emparer du Saint-Gothard.

ARMÉE
D'ITALIE.

Combats de
Fossano et de
Génola.

4 novembre.
(13 brumaire.)

12 novembre.
(21 brumaire.)

Voulant empêcher *Mélas* de prendre Còni, *Championnet* y rassemble ses forces et s'y porte en personne; mais il échoue dans son projet.

Après plusieurs combats où les Autrichiens eurent l'avantage, l'armée française se trouva séparée en trois corps qui se retirèrent, parce que *Mélas* voulant les forcer à se jeter sur les revers des Alpes et des Apennins, les poursuivait avec des troupes supérieures en nombre. Il fit ensuite commencer le siège de Còni et bombarder la ville, qui se rendit le 12 frimaire (13 décembre).

Ancône est forcé de se rendre après une vive résistance du général *Monnier*, qui obtint une capitulation honorable.

La position de Gênes devenant plus critique par les manœuvres du général *Klénau*, *Saint-Cyr* prend l'offensive et le 26 frimaire (17 décemb.) attaque et repousse les Autrichiens à la Bochette : ceux-ci

occupaient tous les passages qui séparent la France de l'Italie, depuis le col de Tende jusqu'aux pieds du grand et du petit Saint-Bernard, et les Français se maintenaient dans leurs positions, depuis Nice jusqu'au port Maurice et à la Pieva. Telle était la situation des deux armées à la fin de la campagne.

ARMÉE
D'ITALIE.

Résultats.

L'évacuation de l'Italie par les Français, la reddition des places fortes furent le résultat de cette campagne. Les Autrichiens rentrèrent dans le Piémont, s'assurèrent le nord de l'Italie et reprirent le sud. Ils recueillirent le fruit des victoires de *Swarow*.

La campagne de 1799, observe un général (1), offre, aux trois principales époques, trois différens plans d'offensive générale et combinée, marquée par de grands événemens.

PREMIÈRE ÉPOQUE. (mars et avril.) Première offensive des Français, sous l'ancien Directoire, qui renouvela les hostilités. — Conquête des Grisons par *Masséna*, et des frontières du Tyrol par *Lecourbe*. — Bataille de Stockach, gagnée par l'*Archiduc*. — Bataille de Magnano, en Italie, gagnée par le général *Kray*. Les Français sont forcés de se retirer partout.

DEUXIÈME ÉPOQUE. (mai, juin, juillet.) Offensive des alliés en Italie. — Passage de l'Adda. — Bataille de Cassano, gagnée par *Swarow*. — Reprise de la Lombardie et d'une partie du Piémont. — Reprise des Grisons. — Passage du Rhin. — Attaque des lignes et prise de Zurich par l'*Archiduc*. — Défensive active des Français. — État d'observation. — Forces balancées en Suisse. — Guerre de siège en Italie. — Avantages remportés par *Moreau*, prise d'Alexandrie. — Bataille de San-Juliano près de Plaisance, gagnée par *Swarow*. — Défense du pays de Gênes. — Réunion de *Macdonald*. — Reprise de la Toscane. — Prise de Mantoue.

(1) Le général *Dumas*.

ARMÉE
D'ITALIE.

TROISIÈME ÉPOQUE. (août et septembre). Deuxième offensive des Français. — Tentative de *Joubert* pour délivrer Tortone. — Bataille de Novi, gagnée par *Swarow*. — Attaque de tous les postes des Alpes, du Piémont, par le général *Championnet*. — Attaque de la position de Zurich par *Masséna*. — Avantages remportés par les généraux *Chabran* et *Lecourbe* contre la gauche de l'*Archiduc*. — Passage du Rhin par la division du général français *Muller*. — Invasion du Palatinat. — Bombardement de Philisbourg.

Cette campagne est, comme l'observe le même officier général, la seule, soit chez les anciens, soit chez les modernes, où l'on peut compter huit grandes batailles dont l'influence ait été décisive; Stockach, Vérone, Cassano, Alexandrie, la Trébia, Novi, Alkmaër, Zurich, sans compter Aboukir.

Qui eût cru que le peuple qui venait d'éprouver tant d'échecs en moins d'une année, dût, l'année suivante, être victorieux et conquérant ?

§ VI.

CAMPAGNE DE L'AN VIII.

Germinal an VIII (Mars 1800). --- Vendémiaire an IX (Septembre 1800).

Situation.

LES Autrichiens, comme nous l'avons vu dans le précis de la dernière campagne, avaient, à l'aide des Russes, remplacé les Français en Italie. Maîtres des forteresses, des rivières, des débouchés, ils se trouvaient dans des positions presque inexpugnables. Appuyée à la droite sur le Tyrol et la Valteline, leur armée était soutenue, vers la gauche, par une escadre anglaise qui croisait dans la Méditerranée. Les approvisionnemens de tous les genres abondaient : tout était soumis à l'ennemi. Gênes seule tenait encore ; et Gênes était importante : une fois prise, les impériaux ne trouvaient plus d'obstacle à l'invasion du territoire français. Ce motif engagea *Mélas* à diriger contre cette ville ses opérations.

ARMÉE
D'ITALIE.

Événemens.

Après plusieurs actions où il avait eu l'avantage, mais qui ne pouvaient être décisives, vu l'infériorité de ses troupes, *Masséna* se retire dans Gênes, bloquée déjà par les Anglais, et fait occuper les hauteurs voisines par des détachemens. *Mélas* franchit les Apennins, s'empare de Vado, de Savonne, et par ce mouvement coupe l'armée française dont l'aile droite, isolée, fut seule chargée de défendre Gênes. *Masséna* eut la hardiesse d'exécuter plusieurs

ARMÉE
D'ITALIE.

sorties heureuses; mais il se vit bientôt obligé de resserrer sa ligne de défense et de retirer ses gardes avancées. *Mélas* pousse le siège avec vigueur, rejette le général *Suchet* vers la France, soumet tous les environs de Gênes, et entre dans Nice (1).

Pendant ces premiers succès, qui faisaient augurer au général *Mélas* une campagne avantageuse et brillante, nos troupes commençaient à agir sur les bords du Rhin.

ARMÉE
DU RHIN.

Vers la fin d'avril (germinal) trois corps débouchent à la fois par Kehl, Brisach, Bâle, et se dirigent vers l'est : le premier protégeait les mouvemens; les deux autres joignent une quatrième division qui venait de se frayer un passage près de Schaffouse. *Kray* s'était porté sur la crête des montagnes qui coupent la Souabe du nord au sud : son intention était d'arrêter le premier corps qui,

(1) L'importance de Gênes avait tout fait mettre en usage par l'ennemi pour s'en emparer. Au 15 germinal an VIII (5 avril 1800), jour de la reprise des hostilités, l'aile droite de l'armée d'Italie, commandée par le général *Soult*, était de quinze mille hommes; le surlendemain il y eut une affaire à Masearolle, où le général *Gazan* eut l'avantage. Les jours suivans, à l'attaque de Costa-la-Longa, le général *Gardanne* fut blessé; à celles de l'Hermette, de Cogoletto, *Oudinot* et *Suchet* harcelèrent un ennemi supérieur en nombre. Les 19, 24 et 27 germinal (9, 14 et 17 avril) à Torriglia, à Saint-Martin d'Albano, et près du fort du Diamant, nos troupes, sous les ordres du général *Miolis*, soutinrent des combats où nous eûmes l'avantage. Malgré le dénuement de l'armée, le général *Masséna* fit, pendant quinze jours, une offensive brillante : ensuite forcé de céder au nombre, il se renferma dans Gênes où il fut bloqué pendant soixante jours. Le 10 floréal (30 avril) le général *Otto* attaqua la ligne française par les mêmes dispositions que M. de *Schulenburg* avait faites le 13 juin 1746 pour combattre M. de *Boufflers*, qui défendait la ville. Le même jour, 10 floréal (30 avril) les Autrichiens, qui avaient préparé une attaque générale, s'emparent des forts de Quezzi, de Richelieu, donnent l'assaut à celui du Diamant; mais ils sont culbutés et les forts sont repris. Cette journée vit les Autrichiens tour à tour vainqueurs et vaincus. Le 21 floréal (11 mai) les assiégés repoussent les ennemis dans les retranchemens de Montefaccio : *Soult* est blessé et pris. Enfin, le 14 prairial (5 juin), *Masséna*, voyant ses troupes épuisées, consentit à l'évacuation. Voilà quelques détails que notre plan ne pouvait nous permettre. Le général *Thiébaud* a été l'un des acteurs principaux et l'historien de ce blocus.

après

après avoir occupé le général autrichien, couvert et facilité la réunion des trois divisions, était rentré en France, avait remonté le Rhin et rejoint par les derrières le reste de l'armée, qui se trouva dès lors réunie dans une position avantageuse.

Kray revient sur ses pas pour soutenir sa gauche campée près du lac de Constance. *Moreau* voulait s'ouvrir un passage pour pénétrer dans un pays sans défense, après avoir détaché les Autrichiens des Grisons. Les deux armées se rencontrèrent et se battirent long-temps à Engen et à Stockach; l'avantage demeura aux Français qui, le surlendemain, recommencèrent à Moerskich, et peu de jours après à Biberach, et remportèrent, en moins de huit jours, trois victoires successives. *Kray* sentait combien il était important pour lui d'empêcher l'exécution du projet de *Moreau*; mais il fut obligé d'abandonner la rive droite du Danube, ne pouvant s'y maintenir avec des troupes battues trois fois: il se retire à Ulm dans un camp retranché et avantageusement situé. Après la journée de Biberach, *Moreau* détacha de son armée vingt mille hommes sous les ordres du général *Moncey*, qui les conduisit en Italie, par le mont Saint-Gothard, pour se joindre à l'armée de réserve dont nous allons parler. Ce secours faisait partie essentielle du plan de campagne adopté pour les opérations des deux armées.

Rassemblée à Dijon, formée en grande partie de conscrits, celle de *Réserve* se trouvait trop éloignée du théâtre de la guerre; elle avait devant elle trop d'obstacles pour inspirer de grandes craintes. Un mois après les mouvemens des Autrichiens, commandés par *Mélas*, elle se met en marche sous la conduite de *Berthier* que *Bonaparte* vint rejoindre dans le Valais; elle franchit le S.-Bernard. Arrêtée au bout du Val d'Aost, par le fort de Bard, elle gravit, à la vue de l'ennemi, le mont Albaredo, où l'on n'avait point encore passé, et laisse bloquée derrière elle cette porte d'Italie. A mesure que l'armée de Réserve descend par le sud, d'autres divisions arrivent par différens débouchés des Alpes pour la rejoindre, ou placer

ARMÉE
DU RHIN.

Bataille
d'Engen.
23 avr. 1800.
(13 flor. an VIII.)

ARMÉE
DE RÉSERVE.

ARMÉE
DE RÉSERVE.

l'ennemi entre deux feux. *Moncey* traversait le Saint-Gothard, se dirigeant par Bellinzone sur Milan et l'Oglio : le général *Bethancourt* passait par le Simplon avec trois mille hommes, se portait sur le Tésin par Domo-Dossola et Arona; le général *Chabran*, à la tête de quatre mille hommes, se rendait dans la vallée d'Aost par le Petit-Saint-Bernard, la Tuile et Villeneuve; le général *Thurreau*, avec dix mille hommes qui descendaient par le mont Cénis et le mont Genève, se dirigeait vers Turin et Pignerol; enfin, le général *Suchet* défendait les bords du Var avec huit mille hommes. Ainsi les Français étaient en mouvement depuis les Alpes pennines jusqu'aux Alpes maritimes.

Mélas refuse obstinément de croire à l'arrivée des Français; il la regarde comme une fable absurde, et consume à Nice des instans précieux. *Bonaparte*, par un de ces calculs dont les résultats assurent, augmentent les succès ou diminuent les revers, fait arriver les divisions qui devaient empêcher l'ennemi, qu'elles prenaient en flanc, de défendre l'entrée de l'Italie. Ces divisions rendaient l'expédition heureuse et brillante. Vingt-huit jours après son départ de Paris il entre dans Milan.

Plus le centre avançait, plus les deux ailes se rapprochaient. *Lannes*, toujours à l'avant-garde, prend Pavie et ses magasins. *Moncey* descend par le Saint-Gothard, approche de Côme. Des détachemens se répandent vers l'est. *Duhesme* et *Loison* traversent l'Adda et l'Oglio : l'armée se réunit à la Stradella; position qui ôte à l'ennemi toute communication avec le reste de l'Italie.

Mélas ne pouvant plus révoquer en doute l'invasion des Français, abandonne Nice pour rentrer dans le Piémont, donne ordre au général *Otto* de lever le siège de Gênes : celui-ci attend la reddition de cette place, que *Masséna* évacue après soixante jours de blocus; y met garnison, vole à l'ennemi, le rencontre à Casteggio, livre et perd le combat. Il rejoint les Autrichiens près de la Bormida.

Mélas était dans une situation critique : menacé d'un côté par

Chabran, sur les derrières par *Suchet*, cerné entre le Pô et la Bormida, il avait devant lui *Bonaparte*. Il lui fallait se frayer un passage à travers les armées françaises, ou remporter successivement plusieurs victoires.

ARMÉE
DE RÉSERVE.

Le 25 prairial (16 décembre), il fait passer la Bormida à ses troupes et livre bataille dans la plaine d'Alexandrie à Marengo : journée à jamais mémorable par sa durée, par les incidens, par les changemens de fortune, et surtout par ses incroyables résultats ! Tour à tour balancées entre l'avantage, le doute et la défaite, les deux armées virent enfin la victoire se fixer sur les drapeaux français et leur assurer l'Italie. *Desaix* trouva dans ce jour une mort glorieuse et prématurée. Le lendemain de cette journée célèbre qui, pour première condition d'un armistice, les rendit maîtres de onze forteresses de l'Italie septentrionale jusqu'à la Chieza, de Luques, de la Toscane, du duché d'Urbain, les Français virent défilier devant eux les troupes autrichiennes qui regagnaient l'Adige.

Bataille de
Marengo.

Pendant les succès étonnans de l'armée de réserve, celle du Rhin continuait sa course victorieuse.

ARMÉE
DU RHIN.

Kray s'était renfermé dans ses formidables retranchemens d'Ulm. Pour l'en faire sortir, *Moreau* qui ne pouvait plus se porter en avant sans courir le risque d'être inquiété par le général autrichien qu'il laissait derrière lui, feint d'attaquer la Bavière, croyant que son rival allait, pour la défendre, sortir de son camp ; mais *Kray* le devine, reste immobile, et ne manifeste d'autre projet que celui de se rattacher aux Grisons. Alors *Moreau* qui voyait s'épuiser le pays qu'il occupait, se décide à passer le Danube au-dessous des Autrichiens, pour les séparer de leurs magasins. Cette résolution était audacieuse ; de grands obstacles et des dangers sans nombre en rendaient l'exécution presque impossible : les Français n'avaient pas le moyen d'effectuer ce passage. Deux barques suivent quatre-vingts nageurs, chargés de leurs armes. Ils passent près d'Hochtedt le fleuve, dont ils gravissent les bords, mettent en

ARMÉE
DU RHIN.

Bataille
d'Hochtedt.
20 juin 1800.
(1^{er} mess. an VIII)

dérouté quelques détachemens étonnés de leur témérité, ou supposant qu'ils étaient soutenus, et s'emparent de deux canons. Ces deux pièces sont servies par des canonniers arrivés de l'autre rive au moyen d'échelles jetées sur des fragmens de ponts. Tel fut le point d'appui de la bataille d'Hochtedt ou Bleinheim, où le général *Starrey* fut battu complètement. Cette journée vengea l'honneur français compromis sur le même théâtre, presque un siècle auparavant, par les maréchaux de *Tallard* et *Marsin* (1704).

Apprenant l'armistice que *Bonaparte*, vainqueur à Marengo, avait accordé au général *Mélas*, *Kray* en propose un à *Moreau* qui le refuse, dépêche des troupes vers Munich, se transporte à la rive droite du Danube, craignant que son rival ne se place entre ce détachement et son armée. Arrivé près de Neubourg, où il retrouve en avant de cette ville l'actif général autrichien qui venait de faire des marches forcées. Il engage le combat, et la victoire fidèle aux Français, les rend maîtres de la Bavière, que la retraite, de l'ennemi laisse sans défense, et dont la possession est assurée par un armistice conclu le 15 juillet (26 messidor).

Pendant ces succès, on prenait Augsbourg. La terreur régnait dans l'Allemagne : le gain des batailles livrées à Stockach, à Engen, à Gremback, à Biberack, sur les bords de l'Iller, à Bleinheim; la nécessité où se trouvait le général *Kray* de se renfermer dans son camp retranché à Pfael; l'évacuation par les Autrichiens de Lindau, Bregenz, Feldkirch, Coire et du pays des Grisons; la possession de Munich par *Moreau*, celle de Nuremberg par *Augereau* et l'armée Gallo-Batave; le nord du Danube occupé par nos troupes, multipliaient les embarras de la cour de Vienne.

Lorsque l'armistice fut au moment d'expirer, l'Empereur en acheta la prolongation en livrant Philisbourg, Ulm, Ingolstadt; et la campagne se trouva terminée.

§ VII.

CAMPAGNE DE L'AN IX.

Vendém. an IX (Septembre 1800). --- Pluviose an IX (Février 1801).

Situation.

LA suspension d'armes, qu'on croyait devoir être suivie de la paix, ne fut que momentanée. On s'apprêta bientôt à combattre. L'armistice conclu à Portsdorf avait interrompu nos succès sur le Rhin. L'Empereur ayant refusé de ratifier les préliminaires de paix basés sur le traité de Campo-Formio, et signés à Paris par son envoyé M. de Saint-Julien, les armées eurent ordre, le 3 fructidor (21 août), de dénoncer la rupture de l'armistice. Pendant les négociations amenées par nos victoires, Malte bloquée et affamée s'était rendue aux Anglais: ce qui augmenta leurs prétentions. Une insurrection se manifestait en Toscane et dans le Ferrarois contre les Français. Le général *Pino*, à la tête de nos troupes, réduisit les rebelles: le général *Dupont* les battit près de Florence. Tout espoir de paix entre la France et l'Autriche s'évanouit, et l'on reprit les armes. *Moreau* revient à l'armée: *Augereau* passe à la droite du Rhin avec l'armée gallo-batave; *Macdonald*, commandant celle des Grisons, se prépare à pénétrer dans le Tyrol par les Alpes rhétiques constamment couvertes de neige. *Brune*, qui remplaçait *Masséna*, se met en mesure d'attaquer les Autrichiens en Italie. L'armée gallo-batave était forte de dix-sept mille hommes, dont cinq mille Bataves: *Augereau* la commandait en chef, ayant sous ses ordres les généraux

16 sept. 1800.

(29 fr. an VIII.)

Barbou, *Dumonceau*, et *Treillard* qui commandait la cavalerie. Une troisième division fut confiée au général *Duhesme*.

Evénemens.

ARMÉE
GALLO-BA-
TAVE.

11 sept. 1800.
(24 fructidor
au VIII.)

Augereau force l'ennemi d'évacuer Aschaffembourg. A la reprise des hostilités, il investit Wurtzbourg, qui se rendit le 9 frimaire (30 novembre). Marienberg fut bloqué; l'ennemi chassé, après un combat sanglant, de Bourg-Eberach, où *Duhesme* et *Augereau* furent victorieux. Celui-ci marche au confluent de la Rednitz et du Mein, et prend une position avantageuse entre Boemberg et Forchem. On occupa Nuremberg qu'on évacua, qu'on reprit, et auprès duquel on remporta un avantage décisif. L'armistice de Steyers interrompit le cours des opérations de cette armée destinée seulement à seconder un corps de troupes détaché du Rhin pour investir Bronau et contenir le général *Klénau*.

ARMÉE
DU RHIN.

Moreau reprit les hostilités et l'offensive; il s'avance sur les bords de l'Inn, enlève les redoutes de la ville de Wassembourg, tandis que le général *Lecourbe* marchait vers Rosenheim sur les frontières du Tyrol.

Bataille de
Hohenlinden
3 décembre.
(12 frimaire)

L'Archiduc quitte sa position pour attaquer le général *Ney*, qui se replie sur Hohenlinden. Ce mouvement concentra les Français sur le même point. Fier d'un premier succès, l'Archiduc attaque *Moreau* et se fait battre. Par une manœuvre audacieuse, des détachemens de nos troupes se réunirent et se formèrent au milieu des rangs de l'armée ennemie, dont le centre avait été détruit dès le commencement de la bataille, qui dura onze heures, malgré la neige qui tombait en abondance. On prit onze mille hommes, trois généraux, cent pièces de canons. Les Français profitent de leurs avantages, passent l'Inn, le Salsach, la Traun, prennent Salzbourg, battent l'ennemi à Lauffen, à Burghausen, à Neumarck, à Wonakapuch, à Kremmunster, et se rendent maîtres de Lintz, d'où ils ne sont plus qu'à vingt lieues de Vienne.

Pendant ce cours rapide de victoires, *Macdonald* franchissait les glaces, les rochers du Splügen, conduisait l'armée des Grisons, par les Hautes-Alpes, dans la Valteline. Après huit jours et trois nuits de peines et de travaux, nos soldats se trouvèrent près de Chiavenna, où fut placé le quartier général. L'armée, ayant pris quelques jours de repos, se remit en marche pour occuper l'Engadine et soutenir la gauche du général *Moncey*.

ARMÉE
D'ITALIE.
7 déc. 1800.
(16 frim an IX.)

La seconde armée d'observation, commandée par le général *Murat*, venait de passer le Saint-Bernard pour se rendre dans le Milanais, où les hostilités avaient recommencé le 3 frimaire (14 novembre), jour où le général *Dupont* passait le Pô sur un pont jeté à Sacca.

9 décembre.
(18 frimaire.)

Les Autrichiens furent battus à Macaria et forcés d'entrer dans Mantoue. Le général *Vatrin* les força d'évacuer le village de Santa-Maria, et les repoussa devant Gaëto.

5 décembre.
(14 frim niv.)

Pendant qu'*Augereau* gagnait sur le Mein la bataille de Nuremberg, battait les ennemis au combat de Neukirchen, marchait sur Ratisbonne, assiégeait le château de Wurtzbourg, l'armée des Grisons attaquait les retranchemens du mont Tonal, prenait ceux de Ramutz, Casa-Nova, entraît dans le Tyrol, et le général *Delmas* s'emparait des redoutes de Salionza.

18, 19, 21 déc.
(27, 28, 30 frim.)

Le général *Dupont* passe le Mincio. Vivement attaqué, seul d'abord, et bientôt soutenu par le général *Gazan*, qu'avait détaché le général *Suchet*, il soutient tout l'effort de l'armée ennemie.

Nos troupes passent l'Adige, bloquent Mantoue, Peschiera (1), forcent les Autrichiens d'évacuer Vérone. Les jours suivans elles continuent leur marche victorieuse. *Brune* refusait l'armistice demandé par le général *Bellegarde*. Les divisions commandées par

du 25 déc. au
2 janv. 1801.
(du 4 au 12 niv.)

(1) Le 10 nivose (31 décembre), le général *Chasseloup*, commandant en chef le génie en Italie, reçut du général *Brune* l'ordre de prendre la direction du siège de Peschiera. Le 28 nivose (18 janvier 1801), la nouvelle de l'armistice conclu, le 16 janvier (26 nivose), entre les généraux *Brune* et *Bellegarde*, suspendit tous les travaux, et les ennemis sortirent de la place le 2 pluviôse (22 janvier.)

ARMÉE
D'ITALIE.

4 déc. 1800.
(4 nivose.)

Murat arrivaient du côté d'Ancône; *Macdonald*, après une marche forcée, prenait Trente. L'évacuation des vallées du Tyrol italien par les alliés, que les Français poursuivaient jusqu'à Levico, laissait à ceux-ci les moyens de communiquer sur sa droite avec le général *Moncey*, maître de Rovérédo. Les corps aux ordres d'*Augereau* s'approchaient des pays héréditaires par la gauche du Danube; *Moreau* y arrivait par la droite; *Macdonald* occupait les montagnes du Tyrol; *Brune* allait entrer dans celles de la Carinthie et toucher à la droite de l'armée de *Moreau*, qui tenait les vallées de la Muerche. Vienne se trouvait dans l'état le plus critique. Le prince *Charles*, généralissime de toutes les troupes, est autorisé par l'Empereur à proposer un armistice. Il fut signé à Steyer et rendu commun à toute l'Italie par une convention conclue à Trévise le 26 nivose (16 janvier 1801). Cet armistice livrait aux Français toutes les forteresses du Tyrol. A cette époque, notre armée avait parcouru quatre-vingt-dix lieues en vingt jours, pris vingt-cinq mille hommes et cent quarante pièces de canon. Les Autrichiens avaient perdu un espace de soixante-dix lieues, envahi par nos troupes, et leur quartier général était rétrogradé jusqu'à Schoenbrunn aux portes de Vienne.

18 fév. 1801.
(29 pluviöse.)

Le roi des deux Siciles restait, dans l'Italie, seul en guerre avec la France. La lutte eût été trop inégale. Le général *Damas*, commandant les troupes napolitaines, signa, à Foligno, une suspension d'armes. *Soult* était entré avec douze mille hommes dans le royaume de Naples, que l'armistice mit à l'abri d'une invasion.

La promesse positive de la paix, précédée de ces deux armistices, et suivie du traité de Lunéville, arrêta le cours de nos victoires.

Les préliminaires de la paix avec l'Angleterre furent signés à Londres le 9 vendémiaire an X (1.^{er} octobre 1801), et suivis d'un traité conclu à Amiens le 5 germinal an X (26 mars 1802).

§ VIII.

CAMPAGNES DES ANNÉES XI ET XIV.

Ventose an XI (Mars 1803). --- Nivose an XIV (Décembre 1805).

A peine l'Europe commençait-elle à jouir des bienfaits de la paix conclue au traité d'Amiens, qu'on vit l'Angleterre annoncer le projet de reprendre les armes. Le roi Georges, par un message spécial, fit connaître à son parlement que des armemens formidables se préparaient dans les ports de France et de Hollande. En vain on démontra que ces armemens étaient imaginaires. Bientôt le cabinet britannique annonce, par le refus de rendre Malte, l'intention de violer le traité d'Amiens, demande que cette île reste dix années en son pouvoir, que celle de Lampedouse lui soit livrée, et que les troupes françaises évacuent la Hollande. L'ambassadeur du roi d'Angleterre annonce ces trois demandes comme l'*ultimatum* de sa cour.

8 mars 1805.
(17 vent. an XI.)

Le chef du Gouvernement français, désirant la paix, emploie, pour y parvenir, les moyens les plus directs. Aucune démarche ne compromet à ses yeux, pour un pareil motif, la dignité du rang auguste auquel il est promu. Il écrit au roi d'Angleterre, qui se renferme dans de vagues récriminations. Des notes sont envoyées, expliquées, suivies d'autres notes renfermant des assertions fausses, des provocations, et terminées enfin par un manifeste du roi Georges, qui ne laisse plus aucun doute sur la rupture entre les deux couronnes. Pendant ces négociations le Gouvernement britannique avait, le premier, commis des hostilités en insultant le pavillon français et en s'emparant de plusieurs vaisseaux.

Moniteur,
suppl. au n.º
241, au XI.

Conquête du
Hanovre.

27 mai 1803.
(7 prair. an XI.)

5 juin.
(14 prairial.)

Le roi d'Angleterre ne possédait en Europe que l'électorat d'Hanovre : l'invasion en est projetée. Le premier Consul organise un corps d'armée dont il confie le commandement au lieutenant-général *Mortier*. Ce général se rend à Coeverden, où son quartier-général l'avait précédé; et, pour forcer la tête de pont de Niewbourg et culbuter dans le Weser l'ennemi qui avait rassemblé toutes ses forces sur la rive droite de ce fleuve, il prend toutes les dispositions qui devaient lui assurer le succès de la campagne et la conquête du territoire ennemi. Au moment de l'exécution, l'armée s'ébranlant pour se mettre en marche, ce général reçoit des députés civils et militaires de la régence d'Hanovre, avec lesquels il conclut, à Suhlingen, une convention qui livre aux Français le Hanovre et les forts qui en dépendent. L'armée du roi d'Angleterre est prisonnière de guerre : le duc de Cambridge qui la commandait, s'échappe, s'embarque, et les Français sont maîtres de tout le pays et des embouchures de l'Elbe et du Weser.

Les puissances continentales paraissaient décidées à ne prendre aucune part à cette guerre. L'Autriche n'avait pas cependant observé dans toute leur étendue les traités conclus avec la France. La dette de Venise n'était point acquittée; des obstacles entravaient les relations commerciales entre le royaume d'Italie et les états héréditaires; l'Autriche aggrandissait son territoire par des transactions particulières. Par ses acquisitions en Souabe (notamment par celle de Lindau, position militaire importante pour elle), elle affaiblissait la barrière qui devait la séparer de la France, et facilitait ainsi la première agression qu'elle tenterait contre l'Empire français. Enfin elle souffrait, sans se plaindre, que la neutralité de son pavillon fût violée à notre détriment. Tous ces griefs, avec tout autre prince que l'empereur Napoléon, eussent pu devenir autant de motifs pour déclarer la guerre: mais il voulait la paix; et pour faire reprendre les armes à celui que la victoire avait couronné tant de fois, il fallait une agression positive.

Le cabinet britannique, se jouant de la neutralité convenue avec

les puissances qu'il regardait utile de dépouiller, fait attaquer au milieu de la paix, sans aucune déclaration préalable, trois frégates espagnoles, et saisir tous les bâtimens de commerce qui, sous la foi publique, traversaient les mers dans une sécurité trompeuse. Il soumet à un droit tyrannique, qu'il crée sous la dénomination de *droit de blocus et de visite*, tous les vaisseaux des gouvernemens étrangers à cette guerre.

Pour forcer l'Angleterre à la paix, l'Empereur des Français préparait à Boulogne une expédition importante. Un cri général s'était fait entendre d'une extrémité de la France à l'autre. Dans les départemens maritimes on construisait des vaisseaux; dans les autres on offrait volontairement des fonds pour en construire. La flotte se forme; on creuse à Vimereux un nouveau port pour en recevoir une partie: l'armement se prépare; l'armée se rassemble. Les bords de la mer se couvrent de camps, nos côtes de nombreuses batteries. Nos troupes se familiarisent avec un élément qu'elles brûlent de rendre témoin de leur valeur. Des escadres étaient destinées à protéger cette expédition dont le succès acquerrait tous les jours plus de probabilités. Il ne restait plus à l'Angleterre qu'un moyen de détourner le danger qui la menaçait, c'était de faire cesser la neutralité des puissances continentales. Elle le tente, y réussit; forme une nouvelle coalition (1), passe le 11 avril 1805 un traité avec la Russie et l'Autriche; un autre le 31 août suivant avec la Suède, et solde les troupes de ces puissances. Au moment où tous les regards se fixaient sur les côtes de la Grande-Bretagne, où nos soldats s'embarquaient pour traverser le canal, on apprend qu'un mouvement général était imprimé à toutes les forces de la monarchie autrichienne, qu'elles se dirigeaient, à marches forcées, sur l'Adige, dans le Tyrol, sur les rives de l'Inn; qu'on formait des magasins en Autriche, qu'on y faisait, en un mot, tous les préparatifs qui annoncent une guerre

(1) Voyez le Moniteur en date du 11 février 1806.

prochaine; enfin, qu'une armée russe était en marche pour se joindre aux Autrichiens.

Nos frontières continentales étaient dégarnies et désarmées, et la plus grande partie des forces de la France se trouvait à trois cents lieues de Vienne.

L'Empereur des Français voulant encore éviter la guerre, presse l'empereur d'Allemagne de s'expliquer, et lui fait voir les maux qu'il se préparait. Ne pouvant plus énoncer des protestations pacifiques dont la fausseté eût été trop évidente, l'Autriche, après quelques délais, répond enfin par des accusations.

Au moment où Napoléon donnait des ordres pour entrer encore dans des explications qui tendaient à conserver l'harmonie entre les deux gouvernemens, il apprend l'invasion de la Bavière par les troupes de l'Autriche qui venaient de passer l'Inn en pleine paix.

Il ne restait plus qu'à courir aux armes, à devancer l'ennemi de vitesse, à l'aller chercher au lieu de l'attendre. Des ordres sont donnés et exécutés avec tant de promptitude, qu'au moment où nos corps d'armées arrivaient au Danube, les cabinets de Londres et de Vienne les croyaient encore sur les bords de l'Océan.

Il n'appartient de décrire la campagne la plus rapide et la plus brillante qu'à celui dont le génie en a conçu le plan. Nous exposerons seulement la marche des troupes et l'ordre des principaux faits militaires : les détails ne sont point de notre ressort. Ces résultats des ordres donnés par le guerrier qui conduisit tant de fois nos armées, doivent être transmis par lui ou par l'un des braves qui secondèrent ses projets.

Campagne
de l'an XIV.

Indépendamment de l'armée d'Italie, les Autrichiens avaient un corps de vingt-cinq mille hommes dans le Tyrol, un autre de soixante mille dans la Souabe, aux environs d'Ulm, et un troisième de vingt mille dans la Bavière. Ces trois corps occupaient la droite du Danube. Les séparer pour les battre en détail, tel est le plan

qu'on peut (si d'après l'événement on peut se permettre d'interpréter les conceptions du génie,) supposer avoir été adopté par l'Empereur qui commandait l'armée française.

ARMÉE
D'ALLEMAGN.

Dans les huit premiers jours de vendémiaire an XIV (septembre 1805), cent soixante mille Français, prennent la route de Wurtemberg, longeant la gauche du Danube, sur une seule ligne, de manière à se trouver en bataille derrière ce fleuve. Il fallait couper l'armée ennemie en deux, et la forcer de combattre avant l'arrivée des Russes.

Bonaparte passe le Danube à Ingolstadt, laisse sur l'Iser le maréchal *Bernadotte* avec soixante mille hommes pour observer les Russes et un corps allemand qui couvrait l'Autriche, revient rapidement sur Ulm avec quatre-vingt mille hommes, bat en chemin l'avant-garde ennemie à Wertingen. Afin d'investir le camp d'Ulm sur la gauche du Danube, il donne ordre au maréchal *Ney*, commandant trente mille hommes, de repasser ce fleuve par le pont de Guntzbourg que ce général emporte d'assaut(1), fait arriver les corps de *Lannes* et de *Marmont* devant Ulm, sur la droite du Danube, et y resserre toute l'armée. Au même instant *Soult* marchait sur Constance avec vingt mille hommes pour tenir l'ennemi en respect du côté du Tyrol.

Mack avait dans le camp d'Ulm une armée de soixante-cinq mille hommes; il en détache quinze mille pour augmenter les forces du Tyrol qui devaient couvrir la marche du prince *Charles*, et faciliter, avec la grande armée d'Allemagne, la jonction des vingt-cinq mille hommes que ce prince ramenait d'Italie. Ce détachement de quinze mille soldats est taillé en pièces à Memmingen par le maréchal *Soult*.

L'archiduc *Ferdinand* sort d'Ulm avec vingt mille hommes, afin de gagner par Stuttgart le chemin de la Bohême. *Lannes* et *Murat* le poursuivent avec douze mille hommes d'élite et six mille che-

(1) Le tableau des actions de cette campagne offrira quelques détails officiels.

ARMÉE
D'ALLEMAGN.

vaux : ils atteignent l'archiduc à Nordlingen. Ce prince se sauve avec une partie de son armée; l'autre est enveloppée et prise sans combat.

Mack n'avait plus à Ulm que trente mille hommes : il capitule après avoir vu les postes avancés de ses camps enlevés à la baïonnette par *Bonaparte* en personne, et avoir essuyé une cannonade de trois heures. Il livre vingt-huit mille prisonniers, trente-six drapeaux, cinquante canons, et fait déposer lui-même à sa troupe les armes aux pieds des vainqueurs.

Combat de
Diernstein.

Après avoir fait soixante mille prisonniers, *Bonaparte* marche sur Vienne. Le corps allemand de *Kienmayer*, destiné à couvrir l'Autriche, se sauve en Hongrie : l'Impératrice et ses enfans y cherchent pareillement un asile. Les Russes passent le Danube à Lintz, à Crems, coupent les ponts, prennent la route de la Moravie. Trois divisions françaises poursuivent sur la gauche de ce fleuve les Russes qui font volte-face à Stein. Le corps du maréchal *Mortier*, fort seulement de quatre à cinq mille hommes, enveloppé par trente bataillons, se serre, et résiste, tandis qu'une réserve commandée par le général *Gazan* s'ouvre un passage, l'épée à la main, et le dégage. Quatre mille ennemis, au nombre desquels était le général *Smith*, périssent dans cette journée mémorable.

ARMÉE
D'ITALIE.

18 oct., 1 et 2
novem. 1805.
(26 vend. et 8
brum. an XIV.)

Pendant ces rapides succès, qui ne furent mêlés d'aucun revers, l'armée d'Italie, qu'on peut considérer comme l'aile droite de la grande armée, remportait des avantages sous les ordres de *Masséna*, secondé des généraux *Gouvion Saint-Cyr*, *Reynier*, *Gardanne*, *Duhesme*, *Espagne*, *Monnet*, *Molitor* et *Pully*. Battus près de Véronne, les Autrichiens le sont encore sur les hauteurs de Val-Pantena, et bientôt après à Saint-Michel. Au combat de Caldiero ils perdent plus de trois mille hommes. A Cara-Albertina cinq mille déposent les armes. Sur les bords du Tagliamento, dont ils tentent vainement de disputer le passage à nos troupes, ils reçoivent un nouvel échec. Enfin, à Castel-Franco *Gouvion Saint-Cyr* et *Reynier* les défont complètement, leur prennent six mille hommes, le prince

24 novembre.
(3 frimaire.)

de *Rohan*, qui les commandait, et douze officiers supérieurs. De son côté, le maréchal *Augereau*, dont la division était arrivée de Brest, investit à Dornbern six mille Autrichiens commandés par le lieutenant-général *Jellachich*, et les oblige de capituler.

14 novembre.
(23 brumaire.)

Après le combat de Diernstein, l'ennemi hâta sa retraite en Moravie. Le surlendemain nos troupes traversent Vienne, conduites par les généraux *Murat*, *Lannes*, *Soult*, *Davoust*. *Lannes* et *Bertrand* aide-de-camp de l'Empereur passent les premiers le pont de Vienne. L'ennemi, attaqué dans sa route par *Bonaparte* à *Hollabrunn* et *Porlitz*, est poursuivi jusqu'à *Brunn* où l'Empereur français entra le 2 frimaire (23 novembre). Le combat de *Zuntersdorff*, où l'armée autrichienne perd quatre mille hommes, précède la bataille qui devait compléter nos triomphes.

ARMÉE
D'ALLEMAGN.

Les alliés rassemblés près de *Vischau*, où des corps de troupes russes qui n'avaient point encore essayé leurs forces étaient venus les joindre, formaient une armée de cent cinq mille combattans. Les deux empereurs d'Allemagne et de Russie les animaient de leur présence.

Bataille
d'Austerlitz.

L'armée française était de moitié moins nombreuse que celle des ennemis. Cette grande infériorité inspire à ceux-ci une confiance téméraire. Par une manœuvre faite le 9 frimaire (30 novemb.) pour couper aux Français la communication de Vienne, ils découvrent leur projet. L'empereur Napoléon fait faire un mouvement rétrograde à son armée, s'assure des meilleures positions, reçoit avec calme les propositions que lui font ses rivaux, qui croyaient sa perte assurée, et par ce sang-froid confirme leurs illusions, tandis qu'il appelle à toute hâte, par des ordres rapidement exécutés, le corps du maréchal *Davoust* qui, dans deux jours et une nuit fait trente lieues pour le joindre, et celui du maréchal *Bernadotte* qui en trente heures fit vingt-six lieues pour aller camper près des troupes réunies autour d'*Austerlitz*, sur les deux côtés de la route qui conduit de *Brunn* à *Olmütz*.

Cette réunion donnait à notre armée un effectif de soixante-dix

ARMÉE
D'ALLEMAGN.
Bulletin.

à soixante-quinze mille combattans. L'Empereur confie le commandement de la gauche au maréchal *Lannes*, celui de la droite au maréchal *Soult*, le centre au maréchal *Bernadotte*. Toute la cavalerie est réunie sous les ordres du prince *Murat*.

Croyant que le corps de la gauche était destiné à former l'attaque générale et à leur couper la route d'Olmütz, les alliés affaiblissent leur gauche et dégarnissent leur centre. L'Empereur s'en aperçoit, l'attaque, parvient à le percer, et repousse une colonne russe qui se retire sur un lac gelé, vers lequel on pointe plusieurs batteries. La glace se brise et la colonne est engloutie. D'autres corps des alliés déposent les armes devant les troupes des généraux *Oudinot* et *Duroc*. Le combat qui avait commencé au point du jour, cesse à une heure par la défaite entière des Russes. Un armistice, et bientôt après une paix glorieuse conclue à Presbourg le 5 nivose an XIV (26 décembre 1806), sont les résultats de la victoire.

§ IX.

CAMPAGNE D'ÉGYPTE.

Prairial an VI (Mai 1798). --- Fructidor an IX (Août 1801).

Cause.

Des vues politiques et commerciales rendaient la possession de l'Égypte avantageuse aux Français. Ce pays les mettait à même de balancer, sur les mers, la puissance des Anglais. On résolut de l'occuper.

ARMÉE
D'ORIENT.

Événemens.

Le 16 floréal an VI (5 mai 1798), *Bonaparte* s'embarque à Toulon, à la tête d'une flotte de plus de quatre cents voiles, qui portait quarante mille hommes. Elle arrive à la vue de Malte. La ville, célèbre par la bonté de ses fortifications, ouvre ses portes après un pour-parler. *Bonaparte* y entre en vainqueur. Il se remet en mer après cette expédition. Bientôt il touche le rivage d'Alexandrie, débarque ses troupes à huit milles de cette ville, l'attaque, s'en rend maître, et par cette prise qui donnait un port assuré pour la flotte, et des moyens de défense en cas d'attaque par les Anglais, il prélude à la conquête de l'Égypte. Dès le lendemain, l'armée se dirige vers le Caire contre les Mamelucks, à qui on ne voulait pas donner le temps de se reconnaître.

9 juin 1798.
(21 prair. an VI.)

1^{er} juillet.
(13 messidor.)

5 juill. 1798.
(17 messidor.)

Desaix, avec sa division, traverse un désert de quinze lieues, arrive à Damanhour : les autres divisions se rendent sur le même point; le général *Dugua*, remplaçant *Kléber* blessé à Alexandrie, était parti pour protéger la flotille française sur le Nil, s'emparer de Rosette, et suivre la route du Caire sur la rive gauche du fleuve,

ARMÉE D'ORIENT. afin de se réunir à l'armée par Rhamanéh, où l'on parvint le 22 messidor (10 juillet).

13 juillet. 1798.
(25 mess. au VI.) Les Mamelucks avaient leur droite appuyée au village de Chobrâris, et leur gauche au Nil, protégée par une flotille. Celle des Français arrive. Le combat s'engage. Notre armée accourt au pas de charge; les Mamelucks s'ébranlent; ils sont vaincus, leur déroute est complète: ils fuient en désordre vers le Caire, et leur flotte remonte le Nil.

19 juillet.
(1. er thermid.) Le lendemain, l'armée continue sa marche, sans cesse harcelée par les Arabes; elle parvient à Omm-Dinâr, à la pointe du Delta, où le Nil se divise en deux branches, celle de Damiette et celle de Rosette.

20 juillet.
(2 thermidor.) A la hauteur du Caire, près d'Embâbéh, Mourad-Bey s'était retranché avec ses Mamelucks et un grand nombre d'Arabes et de Fellahs. Il attaque notre armée, est vaincu et contraint de s'éloigner. Bataille des Pyramides.
21 juillet.
(3 thermidor.) Pendant le combat, trois divisions marchent sur le village retranché d'Embâbéh, et s'en emparent malgré la résistance la plus opiniâtre. Cette prise oblige Mourad-Bey d'assurer sa retraite; il est poursuivi par les Français, qui, après dix-neuf heures de marche ou de combat, ne s'arrêtent qu'à Giseh.

22 juillet.
(4 thermidor.) Le 4 thermidor (22 juillet), des députés du Caire se présentent, offrent de remettre la ville en notre pouvoir. Bonaparte y transporte son quartier-général. L'armée des Mamelucks se partage en deux corps: l'un, commandé par Mourad-Bey, suivait la route de la Haute-Egypte; l'autre, sous les ordres d'Ibrahim-Bey, prenait celle de la Syrie. Le premier est poursuivi par Desaix, le second par les généraux Reynier, Dugua, Lannes, Leclerc qui attaquaient Ibrahim-Bey au village de Salehiéh. Quoique le combat fût longtemps indécis, ses résultats prouvèrent que nous eûmes l'avantage, puisqu'Ibrahim-Bey sortit de l'Égypte.

Combat d'Aboukir.
1. er août.
(14 thermidor.) Les Anglais, forts de quatorze vaisseaux et d'un cutter, attaquèrent notre escadre: profitant de la mauvaise position où elle se trouvait dans la rade d'Aboukir, ils réussirent à la prendre entre

deux feux. On se battit long-temps. L'amiral *Brueys* fut tué; *Casabianca*, capitaine du vaisseau amiral, se distingue; il périt dans l'explosion, ainsi que son fils, qui n'avait pas voulu l'abandonner. Dans la nuit du 15 au 16, le vaisseau *l'Orient* sauta et causa la dispersion des deux flottes.

Bonaparte apprit en même temps la nouvelle des succès de *Desaix* contre *Mourad-Bey* et celle du funeste combat d'Aboukir.

Il projette de marcher en Syrie pour punir *Djezzar* (1) pacha, qui avait fait emprisonner un Français parlementaire. C'était dans ce pays que l'on pouvait préparer une expédition contre l'Égypte, dans le cas où la Porte se réunirait aux ennemis de la France. Au moment où il méditait cette expédition, le Caire se révolte, égorge les Français et le général *Dupuy*, commandant de la ville. La générale est battue; on s'arme; on marche contre les rebelles; on les repousse. Les principaux du Caire demandent et obtiennent le pardon. Le calme est rétabli.

Bonaparte visite Suez, les côtes de la mer Rouge, et apprend à son retour que *Djezzar*, pacha de Syrie, s'était emparé du fort El-Arich, qui défendait les frontières d'Égypte, et que la guerre était déclarée entre la Porte et la France. L'ordre de marcher en Syrie est aussitôt donné. L'armée se met en mouvement le 4 pluviôse (23 janvier); le 30 (18 février), le fort d'El-Arich est investi et pris le surlendemain. Quelques jours après on s'empare de Gaza. Jaffa résiste en vain; il est pris et sa garnison passée au fil de l'épée. La division *Kléber* entre dans Caïfa: on marche sur S.-Jean-d'Acre; on établit le blocus; on ouvre la tranchée, mais l'artillerie que l'on attendait n'arrivait pas. Smith, repoussé de Caïfa, mouillait devant Acre: les Turcs se rassemblent pour faire lever le siège. *Murat* part pour dégager le fort de Saffet et marcher vers le Jourdain:

(1) *Djezzar* signifie boucher. Ce nom lui a été donné à cause de sa cruauté; il s'appelle *Ahmed*.

ARMÉE
D'ORIENT

16 avr. 1799.
(27 germinal.)

Bataille du
Mont-Tabor.

Kléber se porte sur Nazareth pour soutenir *Junot*; il devait être rendu le 25 germinal (14 avril) et attaquer l'ennemi, pendant la nuit, dans sa position. *Bonaparte* y arrive à la même époque; il voit *Kléber* avec quinze cents hommes, entouré et se battant au milieu de vingt-cinq mille. Tourner l'ennemi, le séparer de son camp, lui couper sa retraite sur Genin, le culbuter dans le Jourdain, tel est le projet qu'il conçoit et qu'il exécute. *Kléber*, averti par un coup de canon, quitte la défensive; attaque, enlève le village de Fouli, et continue sa marche sur la cavalerie, chargée d'un autre côté par le général *Rampon*. Les Mamelucks se réfugient derrière le Mont-Tabor; un grand nombre périt en traversant le Jourdain. *Murat* avait réussi et surpris leur camp. La prise des magasins, du camp, de cinq mille hommes, la déroute des Mamelucks, qui fuyaient en désordre vers Damas, furent le résultat de cette victoire.

Après cette expédition, *Bonaparte* rentre au camp d'Acre pour faire continuer le siège; mais il manque d'artillerie, et apprend les projets des Anglais et des Turcs réunis qui tentent d'effectuer une descente en Egypte. Il lève le siège après soixante jours de tranchée ouverte, et ramène son armée au Caire.

20 mai 1799.
(1. er pr. an VII.)

Pendant ces opérations dans le nord, *Desaix*, au midi, chassait *Mourad-Bey* de la Haute-Égypte, où il s'était réfugié après la bataille des Pyramides.

20, 21 juill.
(2, 3 thermid.)

On apprend qu'une flotte considérable mouillait devant Aboukir et annonçait des vues hostiles contre Alexandrie. Des ordres sont donnés pour la sûreté de la Haute-Égypte, du Caire, d'Alexandrie, de Damiette, de Rosette, et des dispositions prises pour empêcher *Mourad-Bey* et les Arabes d'occuper l'Oasis des lacs Natran (1); et l'armée se réunit à Rahmâniéh. La nouvelle du débarquement de trois mille hommes et la reddition du fort d'Aboukir y parvint.

(1) L'Oasis des lacs Natran : c'est ainsi qu'on appelle en Égypte les îles situées dans ces lacs,

L'ennemi se fortifia dans la presqu'île, attendant *Mourad-Bey* et ses Mamelucks. *Bonaparte* prend position au village de Berket, d'où il pouvait veiller sur Alexandrie, Rosette, et empêcher l'arrivée de *Mourad-Bey*.

ARMÉE
D'ORIENT.

On se rapproche d'Alexandrie où était le quartier-général : on apprend que *Mustapha*, pacha, commandant l'armée turque, avait effectué un débarquement, et se retranchait près d'Aboukir.

Bientôt on est en présence de l'ennemi. *Bonaparte* fait ses dispositions. Le général *Lannes* se porte sur la gauche de la première ligne; la cavalerie marche au centre. La droite de l'ennemi est forcée, coupée dans sa retraite; la gauche éprouve le même sort. Le village est emporté, et l'ennemi poursuivi jusqu'à la redoute, centre de sa seconde position. On l'attaque de nouveau. La déroute est complète. Les Turcs, acculés à la mer, s'y précipitent. *Mustapha*, pacha, est pris. Le fort se rendit le 15 thermidor (2 août). L'affaire d'Aboukir termina l'expédition de *Bonaparte* en Egypte. Il revint en France où l'appelait le salut de l'État. Il s'embarque le 6 fructidor an VII (24 août 1799), et arrive à Fréjus le 17 vendémiaire an VIII (9 octobre 1799).

1.^{er} août.
(14 thermidor.)

A son départ, il laissa le commandement général à *Kléber*. Le *Grand-Visir* était entré avec une nombreuse armée dans l'Asie-Mineure.

Desaix observait la Haute-Égypte, où le général *Verdier* battait quatre mille hommes débarqués près de Damiette par le commodore *Smith*.

24 janv. 1800.
(4 pluv. an VIII.)

L'embarras où se trouvaient les Français, loin de leur patrie, sans secours, sans espoir d'en recevoir, fit proposer par le général *Kléber* une négociation, qui fut acceptée par le *Grand-Visir*, persuadé qu'il ne pouvait expulser nos troupes par la force des armes. On stipula les conditions auxquelles l'armée française consentait à évacuer l'Égypte; mais l'Angleterre refusa de souscrire à la capitulation.

Bataille
d'Héliopolis.

L'*Agâ* des janissaires s'avance jusqu'à Matariéh ou Héliopolis,

20 mars.
(20 ventose.)

ARMÉE
D'ORIENT.

à deux lieues du Caire. *Kléber* ne pouvant se résoudre à abandonner le seul poste militaire qui lui restât, marche à sa rencontre, lui livre et gagne une bataille sanglante. Le nouveau gouverneur d'Égypte et *Osman-Effendi* qui commandaient un corps de troupes turques et un de Mamelucks, en apprenant cette défaite, se rendirent au Caire, en firent révolter les habitans, qui massacrèrent tous les Français qu'ils rencontrèrent dans la ville.

Deux cents hommes, dont cent guides, restés au quartier-général, résistèrent à dix mille hommes commandés par le nouveau gouverneur, *Nasif*, pacha, et à toute la populace révoltée.

22 mars.
(1. er germinal.)

Kléber, toujours victorieux, s'empare des forts de Belbeys et de Salehiéh. Il s'avance ensuite sous les murs du Caire, que l'ennemi s'empessa d'évacuer. Le général français conclut avec *Mourad-Bey* un traité au désavantage de ce dernier. Nos troupes reprirent Damiette que l'ennemi occupait en vertu de la convention d'El-Arich. Douze cents Osmanlis furent tués dans cette action, et les autres se réfugièrent dans la Syrie.

Mort
de Kléber.
14 juin.
(25 prairial.)

Les résultats de la bataille d'Héliopolis assuraient de nouveau l'Égypte aux Français, lorsque *Kléber* fut assassiné au Caire par un habitant d'Alep, gagné par les Anglais et le gouverneur de Jérusalem. *Menou* lui succéda. Il apprit qu'une armée anglaise forte de dix-huit mille hommes devait opérer son débarquement avec le *Capitan-Pacha*, tandis que le *Grand-Visir* traverserait le grand désert, et qu'une flotte anglaise, partie de l'Inde, arriverait à Suez.

1^{er} mars 1801.
(10 ventose.)

Sir Ralph Abercrombie ne parut à la vue d'Alexandrie que six mois après. Ce long retard, occasionné par les difficultés qu'il avait éprouvées de la part des Turcs dans les approvisionnemens qu'ils devaient lui livrer, faisait que le général *Menou* ne croyait plus à son arrivée. Les troupes françaises étaient sur Belbeis, Damiette, Boulas, le Caire, Aboukir, Alexandrie. Le débarquement des Anglais se fit au nombre d'abord de cinq mille huit cent cinquante hommes, malgré la résistance du général *Friant*. Ils laissèrent un corps pour bloquer le fort d'Aboukir, et poussèrent leur avant-garde jusqu'au

défilé de l'Embarcaire (1). Le général *Friant* s'était jeté dans Alexandrie ; le général *Lanusse* marche à son secours, opère sa jonction : tous deux, avec quatre mille hommes, tentent de s'opposer à la marche de l'ennemi, fort de vingt-huit mille hommes. Ils firent plusieurs attaques ; mais, obligés de céder au grand nombre, ils vinrent prendre position sur les hauteurs de Nicopolis. Nos troupes se réunirent à Alexandrie, près de laquelle se livra une bataille, dont le gain, long-temps contesté, resta indécis. Les généraux *Lanusse* et *Baudot* furent blessés mortellement, le général *Royset* fut tué. Les Anglais perdirent le général *Abercombrie*. Les deux armées reprirent leurs positions respectives : un renfort de six mille Turcs étant arrivé aux ennemis, ils marchèrent sur Rosette qu'ils prirent, sur le fort Julien, qui capitula après une longue résistance. Les Anglais se dirigent sur le camp d'El-Aftet ; les Français se replient sur Rahminiéh ; les Anglais et les Turcs, commandés par le capitain pacha, les y attaquent. Nos troupes, inférieures en nombre, se retirent vers le Caire après un léger combat. Elles coulent bas une partie de leur flottille et abandonnent l'autre à l'ennemi. Les alliés s'emparèrent d'un convoi envoyé du Caire à *Menou* : ceux qui l'escortaient ignoraient la possession de Rahminiéh par l'ennemi.

Nos troupes se réunirent à celles du Caire, et se virent investies dans la capitale de l'Égypte par les Anglais, les Turcs, l'armée du grand-visir qui arrivait par le désert, et les Mamelucks. Il ne restait d'autre parti que d'en imposer à des ennemis, qui, craignant les Français, leur supposaient des ressources, et ne connaissaient pas leurs propres forces. Quelques ouvrages retranchés produisirent cet effet. Ils présentaient un appareil formidable à des troupes de différentes nations, qui, à l'exception d'une seule, ignoraient l'art utile de se fortifier.

28 juin. 1801.
(9 mess. an IX.)

(1) Nom d'un endroit de la baie de Canope qui sépare la mer du lac Maedich ; elle n'a que cent-cinquante toises de largeur.

ARMÉE
D'ORIENT.
août 1801.
(fructid. an IX.)

Le général *Belliard* signa une convention par laquelle les troupes françaises devaient évacuer le Caire sous les mêmes conditions que celles du traité d'El-Arich. Le général *Menou* tint peu de temps encore à Alexandrie, et fit une autre convention séparée, qui acheva l'évacuation. La garnison eut douze jours pour s'y préparer : elle se rendit ensuite à Aboukir où elle s'embarqua.

Résultat.

Ainsi finit l'expédition d'Égypte : elle n'eut pas les résultats avantageux que les premiers succès obtenus d'abord avaient fait espérer. Les troubles de la France à cette époque, l'instabilité du Gouvernement entouré d'ennemis, les échecs éprouvés en Italie ; enfin l'éloignement de la métropole, qui ne permettait pas de secourir cette armée, séparée d'elle par une distance que mille dangers empêchaient de franchir, en furent cause.

TABLEAU